



HAL
open science

Complément de cours : "Le métier de chercheur" (année universitaire 2008-2009)

Sylvia Girel, Bruno Scacciatelli

► To cite this version:

Sylvia Girel, Bruno Scacciatelli. Complément de cours : "Le métier de chercheur" (année universitaire 2008-2009). Licence. France. 2008. cel-02285343

HAL Id: cel-02285343

<https://shs.hal.science/cel-02285343v1>

Submitted on 12 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Métier de chercheur » (Sylvia Girel & Bruno Scacciatelli)

L1 sociologie

Compléments de cours

Année universitaire 2008-2009

Profils professionnels

Sociologue (ONISEP, fiche métier)



© Philippe Graffion/ONISEP

Qu'est-ce que la notion de famille, quelle est son origine ? Voici le type de questions auxquelles tente de répondre le sociologue pour mieux comprendre la société.

Centres d'intérêt :

[enquêter, rechercher, analyser l'information](#) , [faire de la recherche](#) , [manier les chiffres](#)

Le métier

• Nature du travail

Comprendre la société

Le sociologue essaie de comprendre et d'expliquer les mécanismes qui régissent l'organisation et l'évolution de la société et, en premier lieu, les phénomènes et les comportements sociaux.

Ses sujets d'étude : la famille, l'éducation, le travail, la politique, la violence urbaine...

Appliquer une méthode

Le métier de sociologue est un métier d'enquêteur sur le terrain. Si les sujets d'études diffèrent, les méthodes restent inchangées : définition du champ de l'étude et exploration des recherches déjà menées sur le sujet ; élaboration d'enquêtes, de questionnaires, entretiens ; récolte des informations et analyse des données ; rédaction des résultats ; communication des résultats.

• Conditions de travail

Surtout dans l'enseignement

Titulaire du CAPES de sciences économiques et sociales ou de l'agrégation de sciences sociales, il peut enseigner dans les établissements d'enseignement secondaire.

À l'université, le sociologue est un enseignant-chercheur. Il peut aussi être chercheur dans des organismes de recherche tels que le Centre national de recherche scientifique (CNRS).

Privé et service public

Dans les services de ressources humaines ou de formation des entreprises, le sociologue intervient pour réaliser des diagnostics, des sondages auprès des salariés (enquêtes de satisfaction par exemple), des audits sociaux, analyser l'emploi et proposer des conseils en organisation, mettre en place des formations.

Les collectivités territoriales, les ministères... sollicitent aussi l'expertise du sociologue pour mieux comprendre les transformations sociales en cours.

Instituts, agences, cabinets

Dans les instituts de sondage, les agences de marketing, les cabinets d'études privés... il identifie les nouvelles tendances, les attentes des consommateurs, les comportements des électeurs... Il peut aussi intervenir à la demande d'agences d'urbanisme, d'organismes de santé...

• Vie professionnelle

Insertion difficile...

Attention : les thèmes choisis lors des mémoires de master (sociologie des organisations, sociologie urbaine...) structurent l'insertion professionnelle ! Toutefois, le nombre de postes offerts est bien inférieur à celui des jeunes diplômés.

Dans la recherche et l'enseignement, les débouchés sont peu nombreux.

Côté études et enquêtes, il faut prospecter les collectivités territoriales, les entreprises, les ressources humaines ou la démographie et répondre à des appels pour traiter des questions sociales.

... mais double cursus apprécié

Les recruteurs apprécient les doubles formations en droit, économie ou gestion, complétées par une expérience significative.

Des statuts divers

Le statut du sociologue dépend de son secteur d'activité. Il peut exercer soit en tant que fonctionnaire dans l'enseignement, la recherche et l'administration publique. Soit en tant que salarié d'une entreprise ou d'un cabinet-conseil.

Il peut aussi travailler comme vacataire ou contractuel, ou même en libéral. Le statut de vacataire et le travail à temps partiel sont courants pour les débutants.

Rémunération

Salaire du débutant

De 1500 à 2 050 euros brut par mois.

• Compétences

Curieux, objectif et souple

L'intérêt qu'il porte à ses contemporains et à la société dans laquelle il évolue, constitue la première qualité du sociologue. Curieux, capable de respecter une démarche scientifique excluant toute subjectivité, il sait prendre du recul vis-à-vis des sujets étudiés et veille à rester neutre.

Il doit aussi avoir une grande capacité à travailler seul, mais aussi en équipe pour confronter les points de vue quand un problème particulier se pose.

Intuitif et rigoureux

Confrontant ses connaissances à la pratique, le sociologue n'hésite pas à se remettre en question. Pour réaliser les entretiens et les questionnaires, il fait preuve d'intuition et du sens des contacts humains.

Pour traiter les données qu'il recueille, il doit posséder des compétences en mathématiques, en statistiques et en informatique.

Enfin, pour communiquer ses résultats, il exerce ses talents pédagogiques et rédactionnels. Une certaine mobilité est indispensable dans le métier.

• Accès au métier

Les études de sociologie sont des études universitaires longues. Première étape : la licence mention sociologie ou mathématiques, informatique et statistiques appliquées aux sciences humaines et sociales, suivie d'un master.

La plupart des recruteurs privilégiant les doubles compétences, il est recommandé de ne pas se

limiter au seul apprentissage de la sociologie. Ainsi, des universités proposent des parcours : sociologie-économétrie, sociologie-histoire, sociologie-économie...
 Pour devenir enseignant-chercheur ou chercheur, le titulaire d'un master recherche doit poursuivre en doctorat (bac + 8).
 À noter : les Écoles normales supérieures (ENS) d'Ulm, de Lyon et de Cachan préparent à l'agrégation de sciences économiques et sociales. L'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) forme les étudiants à la recherche.

DES DEBOUCHES, DES METIERS (site : <http://socio.univ-lyon2.fr/spip.php?article1411>)

Conseils, présentations de métiers, et des liens pour vous aider à construire votre parcours professionnel.

Ici des liens et des descriptions de domaines d'activité en lien avec les études de sociologie.
 Les études de sociologie ne mènent pas seulement à l'enseignement et la recherche, deux voies qui par ailleurs accueillent un nombre très limité d'étudiants.
 Une vaste palette de domaines professionnels fait appel aux sociologues tels que : services sociaux, éducation, administrations, organisations internationales, services du personnel, gestion des ressources humaines, marketing, politique, journalisme et communication, enquêteurs, chargés d'études, animation, formateur. L'on peut se mettre à son compte : ouvrir une agence ou un observatoire pour mener des recherches pour diverses entreprises privées ou publiques. [Voir notamment les débouchés des masters spécialité sociologie de Lyon2](#)
Des secteurs d'activité sont en plein développement ou vont dans les années à venir manquer de personnes compétentes. Il s'agit donc d'anticiper sur ces métiers futurs et les carrières qui en découlent. Le fichier ci-contre (rapport sur les métiers de la Dares) donne de nombreux renseignements et permet de réfléchir à la question. On constate que la formation et l'aide aux personnes dites "fragiles" (handicapés, personnes âgées) sont des secteurs très ouverts. Des politiques publiques futures devraient se mettre en place et être demandeurs de spécialistes, de chargés de mission, de formateurs, de chercheurs ; à un niveau de qualification licence, ce sera des demandes de services, d'animation, d'accompagnement, de formation aussi des personnels "aidant".
 Mais en dehors de ces hypothèses prévisionnelles, d'autres métiers et d'autres secteurs sont ouverts aux étudiants venus de sociologie. En voici quelques exemples : **Des lieux qui embauchent des sociologues ?**
 Des grandes entreprises (type EDF, RATP...) ont des bureaux d'études embauchant des chercheurs, les métiers « territoriaux » utilisent les savoir-faire du sociologue (chef de projets, chef de missions, directeur...) ;
 La sociologie est aujourd'hui un atout fondamental pour l'exercice de métiers dans la fonction publique et les métiers de l'éducation, du social ; beaucoup de ministères et leurs délégations régionales, agences nationales ont un **département « études et recherches, ou « études et prospectives »** qui font travailler les chercheurs (Injep, ministère de la culture, éducation nationale) ;
Les grandes institutions de statistiques ou de grands centres d'étude travaillent avec des statisticiens, des sociologues et des économistes (Insee, Céreq...). **D'une manière générale, une formation conjointe sociologie/statistiques (savoir mobiliser des logiciels de traitement de données qualitatives et quantitatives et interpréter les résultats issus de ces ressources) sont des atouts fondamentaux dans beaucoup de métiers d'analystes et d'expertises.** Exemples : **Le développement local, l'urbanisme et l'aménagement du territoire** :
 Les professionnels : agents de développement, animateurs de projets, chefs de projets, chargés de mission, chargés de questions sociales, assistants techniques... Ces professionnels sont de plus en plus nombreux,

aident à la mise en œuvre de projets au niveau d'un quartier, d'une ville ou d'un regroupement de communes.

Leurs missions : faire émerger les besoins des populations, animer les commissions associant élus politiques et habitants, aider à la définition des politiques de développement local (économie solidaire, logement, urbanisme, action sociale, culture...), monter, suivre, coordonner et gérer des projets.

Les secteurs : les collectivités territoriales (municipalités, comités d'expansion, conseils généraux...), associations et fédérations d'associations, organismes publics et semi-publics du logement social, de l'urbanisme, de l'action sociale et culturelle.

L'enseignement, la formation et la recherche :

Les professionnels : enseignants, formateurs d'adultes, enseignants-chercheurs et chercheurs, chargés d'études et de recherches.

Leurs missions : enseignement et formation, encadrement pédagogique, recherche fondamentale et appliquée, gestion de contrats de recherche.

Les secteurs : universités et écoles d'enseignement supérieur, organismes de formation d'adultes, cabinets d'études et d'intervention, centres de recherche publics ou semi-publics. Les étudiants de sociologie à l'IPSA sont préparés à occuper des postes de responsables selon la spécialité et le secteur privilégiés. Guide des métiers de la recherche et de l'enseignement supérieur : <http://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/brochure/metiersrecherche2006.pdf> **Généralités :**

Ressources humaines et conseils aux entreprises :

Les professionnels : adjoints et assistants aux ressources humaines, chargés de ressources humaines, conseillers ou consultants en entreprise ou en agences d'intérim, formateurs, chargé d'étude de paie, responsable service paie, responsable administratif du personnel, chef de projet et chargé d'études RH (chargé de gestion du personnel, chargé d'études sociales).

Leurs missions : gestion de l'emploi et des compétences, communication interne, relations sociales, gestion des plans et actions de formation, conseil et intervention dans les organisations, conduite des changements...

Les secteurs : dans les services de personnel ou de ressources humaines des entreprises industrielles, commerciales ou administratives, au sein des cabinets d'études et de conseil, organismes de formation d'adultes.

Culture :

Médiation culturelle (associations culturelles, service culturel des collectivités territoriales, Drac, etc.), développement de projets culturels, chargés de mission, chargés de projets culturels, responsable de communication...

Patrimoine, archives :

Archives (nationales, départementales, municipales etc), collectivités territoriales, associations etc

Prévisions, études :

Recherche publique (CNRS, INSEE, CEREQ, IRESO, CREDOC, INED), secteur privé (cabinet de consultants, instituts de sondage...)

Médias, communication :

documentation, presse-radio-télévision

Tourisme :

développement touristique, hébergement, commerce du tourisme

Informatique, internet, multimédia :

distribution, conception, maintenance

Santé, social :

économie sociale, organismes d'insertion professionnelle, etc.

Codes de déontologie des sociologues

UN EXEMPLE : LE CODE D'ETHIQUE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DE SOCIOLOGIE

Introduction

Le Code d'Éthique de l'Association Internationale de Sociologie consiste en un préambule et quatre parties de principes éthiques. Les membres qui adhèrent à l'AIS se compromettent à le respecter. Le Code d'Éthique n'est ni exhaustif ni complet ni rigide. Le fait qu'une conduite particulière ne soit pas mentionnée spécifiquement dans le Code d'Éthique ne signifie pas qu'elle soit nécessairement éthique ou pas éthique.

Préambule

Les sociologues travaillent pour développer une substance valide et fiable de la connaissance scientifique basée sur la recherche et, pour cela, pour contribuer à l'amélioration de la condition humaine globale. Les objectifs principaux du Code d'Éthique, un symbole de l'identité de l'AIS, sont (1) protéger le bien-être des groupes et individus avec qui et sur qui travaillent les sociologues ou ceux qui sont impliqués dans les efforts de la recherche des sociologues; (2) guider le comportement et par conséquent les espérances des membres de l'AIS aussi bien entre eux qu'envers la société dans son ensemble. On attend de ceux qui acceptent ses principes qu'ils les interprètent de bonne foi, qu'ils les respectent, s'assurant qu'ils soient respectés et qu'ils les fassent connaître amplement.

Chaque sociologue enrichit le Code d'Éthique selon ses propres valeurs personnelles, sa culture et son expérience. Chaque sociologue enrichit, mais ne viole pas, les principes développés dans ce Code d'Éthique. La responsabilité de chaque sociologue est d'aspirer aux plus hauts niveaux de conduite. L'efficacité d'un Code d'Éthique repose principalement sur l'auto-discipline et l'auto-contrôle de ceux auxquels il s'applique.

1. La sociologie comme un champ d'étude scientifique et pratique

1.1. On attend des sociologues, comme scientifiques, qu'ils collaborent de manière locale et transnationale ne se basant que sur l'exactitude scientifique, sans discrimination dérivée des facteurs scientifiquement sans pertinence comme l'âge, le sexe, la préférence sexuelle, l'ethnie, la langue, la religion ou l'affiliation politique.

1.2. Le travail en groupe, la coopération et les échanges mutuels entre sociologues sont nécessaires pour que la sociologie atteigne ses objectifs. On attend des sociologues qu'ils participent dans des discussions sur leur propre travail ainsi que sur le travail des autres sociologues.

1.3. Les sociologues devraient être conscients du fait que leurs suppositions peuvent avoir un impact sur la société. Pour ça, leur devoir est, d'une part, maintenir une attitude impartiale dans la mesure du possible, et d'autre part, reconnaître le caractère relatif et provisionnel des résultats de leur recherche et ne pas cacher leurs propres positions idéologiques. Aucune supposition sociologique ne doit être présentée comme une vérité indiscutable.

1.4. Les sociologues devraient agir avec la perspective de maintenir l'image et l'intégrité de leur propre discipline; cela n'implique pas qu'ils doivent abandonner une approche critique envers ses suppositions fondamentales, ses méthodes et ses réussites.

1.5. Les principes d'ouverture, critique et respect de toutes les perspectives scientifiques devraient être suivis par les sociologues dans leur enseignement et pratique professionnelle.

1.6. On attend des sociologues qu'ils protègent les droits de leurs étudiants et leurs clients.

2. Procédure de recherche

2.1. Parrainage

2.1.1. Les recherches sociologiques doivent, obligatoirement, compter fréquemment avec le financement privé ou public, et par conséquent, dépendent, à certain degré, du parrainage. Les parrains, qu'ils soient privés ou publics, peuvent être intéressés par un résultat spécifique de la recherche. Malgré ça, les sociologues ne devraient pas accepter de subventions ou contrats qui contiennent des conditions inconsistantes avec leur jugement scientifique sur les moyens appropriés pour mener la recherche en question, ou qui permettent aux parrains de rejeter ou retarder la publication académique parce qu'ils n'aiment pas les résultats.

2.1.2. Les parrains devraient être clairement informés à l'avance sur les directives des projets de recherche, ainsi que sur les méthodes que les chercheurs sont disposés à adopter. Les parrains devraient aussi être prévenus du risque que le résultat d'une recherche puisse ne pas s'ajuster à leurs prévisions.

2.1.3. Les parrains, privés comme publics, peuvent être particulièrement intéressés par le financement de la recherche sociologique pour leurs propres objectifs politiques. Les sociologues, qu'ils partagent ou pas ces objectifs, ne devraient pas s'y subordonner. Ils devraient aussi s'abstenir de coopérer dans l'accomplissement d'objectifs qui ne sont pas démocratiques ou qui sont discriminatoires.

2.1.4. Les conditions accordées entre les chercheurs et les parrains devraient être faites par écrit.

2.2. Frais et rémunérations.

2.2.1. Les fonds destinés à la recherche sociologique devraient être utilisés pour l'objectif accordé.

2.2.2. Dans la situation où les sociologues concourent pour des projets, ils ne devraient pas accepter ceux qui ne sont pas suffisamment financés et ne devraient pas concourir avec d'autres en utilisant des tactiques déloyales et non compatibles avec les standards scientifiques appropriés.

2.3. Rassemblement des données

2.3.1. Comme scientifiques, les sociologues devraient révéler aussi bien les méthodes qu'ils utilisent que les sources générales des leurs données.

2.3.2. La sécurité, l'anonymat et le droit à l'intimité des sujets de la recherche et les informateurs devraient être rigoureusement respectés, aussi bien dans la recherche quantitative que qualitative. Les sources d'information personnelle obtenues par les chercheurs devraient être maintenues confidentielles, à moins que les informateurs demandent ou soient d'accord d'être cités. Si les informateurs étaient facilement identifiables, les chercheurs devraient les prévenir explicitement des conséquences qui pourraient arriver avec la publication des données et les résultats de la recherche. Le paiement aux informateurs, bien que

accepté en principe, devrait être évité autant que possible et être sujet aux conditions explicites avec une emphase spéciale sur la fiabilité de l'information obtenue.

2.3.4. Le consentement des sujets de la recherche et des informateurs devrait être obtenu à l'avance. Une recherche maintenue secrète devrait être en principe évitée, à moins que ce soit l'unique méthode pour obtenir l'information, et/ou quand l'accès aux sources habituelles d'information est entravé par les autorités.

3. Publication et communication des données

3.1. Les données obtenues pendant le travail et l'activité de la recherche sociologique constituent la propriété intellectuelle des chercheurs, à qui correspondent en principe les droits d'auteur. Dans le cas où les droits d'auteur sont acquis par un parrain ou à une entreprise, les chercheurs devraient avoir une compensation adéquate.

3.2. En principe, les chercheurs ont le droit de soumettre leur travail à la publication, ou le publier par leurs propres moyens.

3.3. Les chercheurs ont le droit de s'assurer que leurs résultats ne seront pas manipulés ni sortis de leur contexte par les parrains.

3.4. La participation d'académiciens, parrains, techniciens ou autres collaborateurs qui ont fait une contribution substantielle dans le développement du projet de recherche, devrait être reconnue explicitement dans chaque publication à venir.

3.5. Les bases de données ne devraient pas être considérées comme un bien de domaine public, à moins que les chercheurs qui les aient réunies aient spécifié les sources de leurs données et les méthodes par lesquelles elles furent construites. L'information sur les sources et les méthodes devrait être disponible pendant un temps raisonnable. Les données "en brut" devraient être disponibles pour l'inspection de sa fiabilité par d'autres académiciens (déclaration déjà adoptée par le Comité Exécutif de l'AIS lors de sa réunion à Colima, Mexique, 26-27 novembre 1996).

3.6. Une fois publiée, l'information sur un projet de recherche devrait être considérée une partie de la connaissance générale et de l'héritage de la communauté scientifique. Alors, elle est ouverte à tout commentaire et critique auxquels les chercheurs auraient le droit de répondre.

4. L'utilisation extra scientifique des résultats de la recherche

4.1. Les résultats des recherches sociologiques peuvent être d'intérêt public. Leur diffusion, qui est l'implication du droit fondamental du peuple d'être informé, ne devrait pas être empêchée. Les chercheurs, par contre, devraient être conscients des dangers dérivés des déformations, simplifications, et manipulations de leur propre matériel de recherche, qui peuvent avoir lieu dans le processus de communication aussi bien individuelle que des masses média. Les chercheurs devraient être capables, et ont le droit, d'intervenir pour corriger n'importe quelle classe d'interprétation tendancieuse ou mauvaise utilisation de leur travail.

4.2. Les chercheurs devraient éviter de se proclamer experts dans des champs où ils n'ont pas la connaissance suffisante, spécialement quand ils participent dans la discussion publique ou dans le débat politique.

Invitation à la sociologie de Peter Berger

Sylvia Girel, maître de conférences (sociologie), université de Picardie – Jules Verne, faculté de philosophie et sciences humaines et sociales – Cefress / Membre du comité exécutif de l'AFS / Chercheuse associée au Lames (CNRS, UMR 6127)

Peter L. Berger, *Invitation à la sociologie* (nouvelle traduction de Christine Merllié-Young), Repères, La Découverte, 2006 (première édition 1963).

Publiée dans *Revue Française de sociologie*, n°4, 2007.

« Je suis naturellement heureux de la publication d'une nouvelle édition en français de ce livre. [...] Les autres livres que j'ai écrits autrefois, il me faudrait les réviser en fonction de nouvelles idées ou parce que j'ai changé d'avis. Pas celui-là. » (p. 27) Cette entrée en matière de Berger amène à s'interroger sur ce qu'il y a de particulier dans cet ouvrage et qui justifie son enthousiasme, sur l'actualité de ses arguments alors que son *Invitation* a été lancée il y a plus de quarante ans, questions que le compte rendu de cette nouvelle traduction propose d'aborder, afin de montrer ce qui fait l'originalité et la spécificité de l'approche de Berger, son actualité, et, dans un même temps, ce qui, dans sa posture scientifique, est transversal et commun à un certain nombre de sociologues.

Dans cette *Invitation* il n'est pas question pour Berger de faire un plaidoyer sur la discipline (« Force est d'admettre que la sociologie continue d'être bien mal en point. » p. 30), à l'inverse, son attachement au métier de sociologue le conduit à dresser un bilan en demi-teinte : il évoque l'ambiguïté qui prévaut dans les représentations courantes où le sociologue « n'éveille guère plus l'attention que si l'on avait annoncé un représentant en assurances » (p. 35), il montre la difficulté pour ceux-là mêmes qui ont choisi des études de sociologie d'identifier clairement ce qu'elle recouvre. Face à ces constats, l'auteur propose de mettre au jour les raisons pour lesquelles il exerce cette profession et expose les fondements de son approche et de sa pratique. Il s'agit aussi, en cheminant dans l'histoire de la discipline et en revenant sur les apports spécifiques d'un certain nombre d'auteurs emblématiques, de proposer une réflexion sur l'état de la discipline et des différents paradigmes qui l'organisent. Berger nous convie à une lecture sociologique du métier de sociologue, construite sur l'approche phénoménologique dont il est l'un des représentants.

Dans le 1^{er} chapitre, il s'attache à faire tomber les préjugés et la méconnaissance sur le métier de sociologue, et engage sa réflexion par un inventaire non dénué d'humour sur ce que le sociologue n'est pas : un ami du genre humain, un théoricien du travail social, un collecteur de statistiques, un spécialiste de la méthodologie, un jargonneur abscons, un personnage cynique ; il poursuit sur ce qu'est la sociologie : un jeu scientifique, un démon personnel, une passion. A défaut de se situer dans l'histoire de la discipline, par rapport à ses pairs, c'est le rôle du sociologue face aux « individus ordinaires » et dans la vie sociale qui l'intéresse, en précisant ce qui anime sa vocation il n'hésite d'ailleurs pas à recourir à un vocabulaire qui rompt avec l'idéal d'objectivité et de neutralité si chers dans la discipline. Il rappelle que le sociologue « vit dans la société vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Qu'il le veuille ou non sa propre vie, fait partie de son objet d'étude » et si les sociologues cherchent à rester objectifs « c'est assez difficile à faire en toute bonne foi ». (p. 54) Le sociologue ne peut échapper à ce qu'il est, ne peut aller contre le fait que son histoire personnelle (familiale, scolaire, professionnelle, religieuse, etc.) a façonné sa manière de penser et de construire le sens de la réalité (comme c'est le cas pour les individus qu'il étudie) et donc nécessairement sa manière de faire de la sociologie. A défaut de s'en défendre, Berger préfère développer un regard critique sur sa propre subjectivité. Il n'en déduit pas pour autant qu'il y a autant de sociologies que de sociologues mais, signale à l'inverse, au travers de ce qu'il décrit comme une « forme de conscience » dans le 2^{ème} chapitre, ce qui fait partie du patrimoine commun à tous les sociologues au-delà des différences liées à la personnalité et à l'histoire de chacun, au-delà des clivages théoriques et méthodologiques.

En arrière-plan, ce qui préoccupe Berger est bien de savoir à quoi sert la sociologie, ce qu'elle peut apporter en termes de connaissances – et non en termes de solutions – sans être instrumentalisée. « Préoccupation intellectuelle particulièrement moderne et occidentale » (p. 59), elle vise à expliquer et comprendre le social, à interroger ce qui va de soi, c'est une entreprise de dévoilement porteuse d'un impératif de démythification et d'une forme d'irrespect (dans le sens où les analyses des sociologues peuvent conduire à remettre en cause ce qui est communément admis par l'institution, par certains groupes, certains individus ; dans le sens aussi où la sociologie va s'intéresser à des sujets considérés comme non respectables).

Elle permet de produire « une plus-value » de connaissance sur le social par le biais d'un questionnement cognitif et scientifique, détaché des contingences pratiques (« La magie de la sociologie tient à ce qu'elle nous fait voir sous un jour nouveau ce monde même où se vivent nos vies. » p. 54), et qui s'accompagne d'un certain sens de la relativité, nécessaire pour appréhender la diversité des modes de fonctionnement et d'organisation, la mobilité des identités, la mobilité spatiale, les mutations politiques, culturelles, économiques et sociales propres à nos sociétés contemporaines.

Berger développe dans un troisième chapitre, sous forme de digression, mais de manière à illustrer ses propos, le principe de réversibilité biographique. Si la biographie et l'autobiographie sont des manières d'ordonner et d'organiser les événements de la vie d'un individu, chronologiquement, en les hiérarchisant, et que l'on pourrait s'attendre ici à ce que cela produise quelque chose de linéaire, structuré et stable, Berger montre en fait que la construction biographique est un processus complexe qui repose sur une pluralité des points de vue (des biographes mais chez un même individu qui s'autobiographie), des temporalités, des niveaux de réalité, etc. ; elle s'élabore à l'échelle individuelle, « de l'intérieur », subjectivement et à l'échelle sociale, « de l'extérieur », intersubjectivement (on retrouve ici l'influence de G. H. Mead et C. H. Cooley, deux auteurs que Berger aborde plus loin). La biographie est un « cadre » relativement stable qui permet de circonscrire, mais rien n'y est acquis et définitif, c'est un processus en cours et en constante réévaluation, d'où sa réversibilité.

Ayant posé les bases de sa conception de la sociologie, montré à partir d'un exemple concret ce que l'analyse sociologique permet de « dévoiler », Berger poursuit en explorant les différentes manières d'aborder le rapport individu/société : sans s'enfermer dans une analyse comparative par opposition – qui mettrait en concurrence auteurs et courants – il montre comment les sociologues ont appréhendé cette question et expose les différentes réponses, plus souvent complémentaires qu'antinomiques, qu'ils ont apportées. Citant de nombreux auteurs, allemands (Weber, Simmel, Scheler, Mannheim), américains (Parsons, Cooley, Mead, Schütz), français (Comte, Durkheim, Halbwachs), anglais (Hoggart), ou encore des auteurs comme Sartre, il nous livre un travail de synthèse dense et dans un même temps très accessible. Il s'agit pour lui de montrer que la diversité des points de vue sociologiques est à l'image de la

complexité du social. Dans « Point de vue sociologique 1 : l'homme dans la société », il passe en revue les différents arguments qui plaident en faveur du primat de la société, elle y est considérée comme un ensemble de « forces sociales de contrainte et d'obligation » (p. 114). La structuration de la société en réseaux, le contrôle social (sous ses diverses formes : violence physique, sanctions économiques, pression informelle et exclusion), la stratification sociale (en classes, castes, races), les institutions sociales, sont autant d'éléments que les sociologues ont étudiés afin de montrer que la société façonne les individus. Berger termine ce chapitre en revenant sur l'approche de Durkheim afin de montrer que la société est d'une certaine manière coercitive, mais, et c'est l'objet du chapitre qui suit, il existe selon lui des « tunnels d'évasion de ce lugubre déterminisme » (p. 131). Il s'attache à questionner cet effet de contrainte qui pèse sur les individus, et le désamorce quelque peu en avançant l'argument suivant : les individus supportent finalement assez bien que le social s'impose à eux parce qu'ils attendent de la société qu'elle joue ce rôle sinon coercitif à tout le moins normatif. Cet argument lui permet de passer aux courants sociologiques qui focalisent leur attention sur l'individu (« Point de vue sociologique 2 : la société dans l'homme »), qui montrent comment ce dernier se joue de l'effet contraignant de la société et comment au travers de rôles et d'identités multiples loin d'être passif, il participe à la construction du social. Dans « Le point de vue sociologique 3 : la société comme mise en scène », il fait le lien entre ces approches plus souvent présentées comme opposées (primat du social contre primat de l'individu) que complémentaires : « Les manières durkheimiennes et webériennes de considérer la société ne sont pas logiquement contradictoires. Si elles font antithèse, c'est qu'elles se concentrent sur des aspects différents de la réalité sociale. Il est tout à fait exact de dire que la société est un fait objectif, qu'elle nous contraint et même nous crée. Mais, il est aussi exact de dire que par les significations engagées dans nos actions nous contribuons à soutenir l'édifice social et qu'à l'occasion nous pouvons aussi contribuer à le changer. » (p. 168).

Dans la suite de l'ouvrage et notamment la postface (traduction de l'article « Sociology : a disinclination », *Society*, nov-déc, 1992, p. 12-18) Berger engage davantage son opinion personnelle sur l'état de la discipline, la sociologie y est mise à l'épreuve des faits : il propose « d'esquisser sinon un diagnostic complet [...] du moins une description de certains symptômes » (p. 221) de ce qu'il considère comme la maladie de cette « discipline qui pourrait bien être en faillite » (p. 219). A l'appui de quatre exemples d'événements qui ont provoqué des changements majeurs depuis la Seconde guerre mondiale (la révolte des privilégiés, références aux bouleversements politiques et culturels de la fin des années 60, le capitalisme asiatique, le retour des religions, l'écroulement du socialisme), Berger argumente sur l'incapacité des sociologues à les prévoir, à les expliquer. Science de la modernité, selon lui la sociologie échoue paradoxalement à comprendre les problèmes que posent la modernité, les motifs invoqués sont l'esprit de clocher, l'insignifiance, le rationalisme et l'idéologie qui minent la discipline. La solution face à ces maux Berger dit « en avoir déjà tracés les contours ; il s'agit [de faire] une sociologie qui se pose à nouveau les grandes questions de l'âge classique, ouverte sur le monde, souple sur le plan méthodologique et résolument anti-idéologique » (p. 233.), cela passe aussi par une formation exigeante des étudiants. Cette vision ambitieuse d'une sociologie qui se construirait à l'échelle du monde et qui serait à l'écoute de ses « modernités multiples » suivant le concept de Shmuel Eisenstadt contribue à l'originalité de son *Invitation*, Berger imagine une discipline où les savoirs (théoriques, méthodologiques et thématiques) puissent être cumulés et partagés, une sociologie humaniste, (« Digression 2 : machiavélisme sociologique et morale »), il lui plaît même à penser qu'elle pourrait rendre ceux qui la pratiquent plus humains.

Entre les lignes, c'est toute une tradition sociologique (qui part de l'école de Chicago se poursuit avec l'interactionnisme symbolique et la sociologie phénoménologique) qui transparait ; on est loin, tant dans la forme qu'au niveau du contenu, d'autres

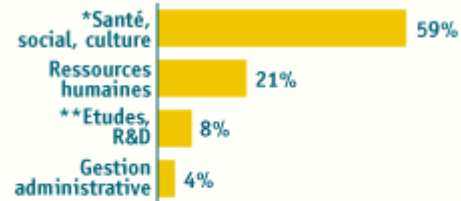
traditions sociologiques et par exemple de ce qui se fait habituellement en France pour cette catégorie d'ouvrages didactiques sur la discipline (on pensera par exemple au *Métier de sociologue* de P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron, lui aussi réédité, qui se situe dans une toute autre perspective, comme en témoigne le sous-titre « Préalables épistémologiques » et qui engage le sociologue à rompre avec le sens commun).

Ni manuel ni essai de synthèse théorique c'est donc bien une *Invitation* que lance Berger, invitation qui réjouira ceux qui partagent (ou ont envie de partager) son point de vue sociologique autant qu'elle pourra irriter ceux qui en défendent un autre. Qu'on accepte ou non son invitation, la (re)lecture de ce livre est particulièrement stimulante. Pour les étudiants qui y trouveront une manière « plaisante » (selon François-André Isambert) de découvrir le métier de sociologue car sous couvert d'humour et de « légèreté » Berger ne sacrifie rien aux questions fondamentales de la discipline – les encarts et le renvoi systématique, en notes de bas de pages, à des ouvrages de références et à des précisions complémentaires y participe (une remarque : ces notes font la part belle aux ouvrages des éditions La Découverte, donnant sans conteste le sentiment d'une autopromotion un peu appuyée, toutefois après une lecture attentive et si l'on se souvient que Berger adressait ce livre à tout ceux qui s'intéressent de près, étudiants, ou de loin, public cultivé, à la discipline sans en être des spécialistes, elles participent pleinement à la richesse et à l'intérêt de cette nouvelle traduction). Pour les sociologues – bien qu'ils n'y trouveront pas grand-chose qu'ils ne sachent déjà » (p. 31) – la (re)lecture de cette *Invitation* est tout aussi intéressante, parce que l'auteur avance, il y a plus de quarante ans, nombre d'idées largement reprises aujourd'hui, mais aussi parce qu'il nous invite à interroger nos propres points de vue et pratiques, à nous situer par rapport à lui et donc dans la discipline.

Quelques chiffres et une publicité peu flatteuse...

Sociologie, psychologie (document APEC)

Dans quelles fonctions ont-ils trouvé un emploi ?

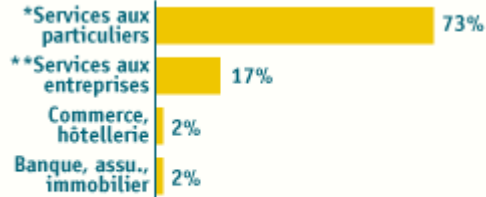


* Professions médicales et socioculturelles, enseignement...
 ** Etudes scientifiques et techniques, études socio-économiques ...

Source : Apec, Diplômés en 2006, janvier 2009

Six jeunes sociologues et psychologues sur dix travaillent dans les métiers de la santé, du social et de la culture, essentiellement dans les professions médicales et socioculturelles. Les autres fonctions les plus représentées sont les ressources humaines et les études. Selon leur spécialité, ils exercent le métier de consultant, psychologue, formateur ou chargé d'études. Enfin, quelques uns occupent des postes en gestion administrative.

Dans quels secteurs ?



*Santé, éducation, formation, Adm. publique, activités asso...
 **Recrutement, intérim...

Source : Apec, Diplômés en 2006, janvier 2009

Les principaux recruteurs sont des établissements médicaux ou d'action sociale, des associations, des sociétés de formation, des cabinets de recrutement, des agences d'intérim et des sociétés d'études et de conseil.

Plus d'un tiers des jeunes diplômés travaillent dans le secteur public, où ils occupent des postes de psychologues (hôpitaux...).

Comment ont-ils trouvé leur emploi ?

La moitié des jeunes diplômés a décroché un job dans un délai de 2 mois. Le principal moyen utilisé est la réponse aux offres d'emploi (33%). Plus d'un quart a fait appel à ses relations (familiales, scolaires...) ou son réseau. Bon nombre ont envoyé une candidature spontanée par mail ou par courrier. De façon plus marginale, d'autres ont été embauchés par l'entreprise où ils venaient d'effectuer un stage.

Quelles conditions d'emploi ont-ils obtenus ?

Six diplômés sur dix occupent un poste en CDI. Ils sont la même proportion à bénéficier du statut cadre.



Que deviennent les anciens étudiants de sociologie en France ? (Odile Piriou)

Evolution des flux de diplômés et opportunités d'emploi dans l'Académique

La sociologie en France est d'abord caractérisée par ses flux de diplômés. Il en ressort trois éléments principaux : (1) depuis 20 ans, les effectifs de diplômés en sociologie augmentent en moyenne de 6% par an, (2) la sociologie est une des disciplines parmi les sciences humaines qui produit le plus de diplômés notamment à deux niveaux, celui des premiers cycles et celui de la thèse ; (3) le nombre de doctorats délivrés ré-augmente en sociologie après une baisse dans les années 80. L'augmentation des thèses invite d'ailleurs à mieux considérer l'écart entre le nombre de titres produits en sociologie en vue d'un « destin académique » et la réalité des offres offertes dans ce secteur aux détenteurs d'une thèse de sociologie. En moyenne, de 2000 à 2005, la sociologie délivre par an 141 thèses (Source, DEP). Or le CNRS et les universités offrent en moyenne 45 postes par an (depuis 2000) aux sociologues (Source, Journal officiel). En conséquence, seul un tiers des thésards trouvent et trouveront un poste à l'université et dans la recherche. Dans le même temps, les deux tiers des docteurs en sociologie trouvent un emploi en dehors de « l'Académie » (Université et recherche publique). C'est le cas de la totalité des sortants d'un Master de sociologie (soit 1351 diplômés d'un Master par an). La part du secteur académique (en termes d'opportunité d'emploi) est donc faible en France. Cette faible représentativité concerne plus largement le secteur public (37% d'emplois) dans lequel les diplômés de sociologie trouvent moins d'emplois que dans le secteur privé (63% d'emplois pour les diplômés de sociologie, niveaux L+M+D) (Cereq, 2001). C'est une différence stable avec d'autres disciplines des sciences humaines (philosophie, lettres, etc.) et même des sciences sociales (droit, sciences politiques) (Piriou, 2001), sans doute en partie due à la faible organisation de la sociologie comme discipline d'enseignement secondaire.

Secteurs d'embauche des diplômés de sociologie

Dans le secteur public, les principaux employeurs de diplômés de sociologie (et de « sociologues ») sont les services décentralisés de l'Etat offerts aux personnes, au niveau des régions, des départements, des villes (22%) (Piriou, 2006). Viennent ensuite les services centraux, comme les ministères (15%). Dans le secteur privé, les trois principaux employeurs sont les bureaux indépendants de recherches appliquées, de conseil et d'études (15%) ainsi que les associations (14%). Souvent d'ailleurs ces deux types d'employeurs « cachent » des statuts d'indépendants, c'est-à-dire de sociologues sur contrats qui s'associent entre eux. Mais seulement 7% se déclarent sous le statut de sociologue professionnel. Dans ce cas, ils exercent seuls ou dirigent seuls un cabinet de recherche, d'études et/ou de conseil en sociologie. Les entreprises (privées et publiques) ont été et restent des employeurs importants pour les diplômés de sociologie (22%) (Piriou, 1999, 2006). Au-delà des traditionnels secteurs de la formation, du travail social, de l'étude, les diplômés de sociologie accèdent dorénavant à des secteurs

professionnels en développement, où semble-t-il, leurs compétences de sociologie sont mieux reconnues. Il reste cependant à mieux cerner quelles contreparties économiques et socioprofessionnelles les études de sociologie offrent aux étudiants qui s'y engagent, à quels niveaux de diplôme et dans quels types de cursus.

Taux de chômage

Une analyse comparée indique que le taux de chômage qui touche les diplômés de sociologie ne varie pas beaucoup de celui de l'ensemble des diplômés en sciences humaines (Cereq, 2001). Les variations entre les niveaux de diplôme indiquent même que la situation des niveaux 3 (Licence, Maîtrise) est un petit peu plus favorable aux diplômés de sociologie (9% de taux de chômage à ce niveau pour les sociologues, 10% pour l'ensemble des diplômés en sciences humaines au même niveau). Le taux de chômage des sociologues au niveau 8 (doctorat) (29%) est un peu plus élevé que pour l'ensemble des SHS (20%). Cet écart reste cependant relatif puisque ce taux rassemble les docteurs en sociologie qui ont soutenu ou non leur thèse, comparativement aux seuls docteurs « titrés » en sciences humaines. Or en France, la qualification protège les détenteurs d'un diplôme par rapport à ceux qui ne sont pas allés au bout de celui-ci (CEREQ, 2001). Une autre importante variation est celle constatée entre les deux types de Master. En sociologie, les diplômés d'un Master professionnel (3%) subissent moins le chômage que ceux d'un Master recherche (conduisant à la thèse) (10%). Les diplômés d'un Master professionnel de sociologie, au regard des taux de chômage, s'en sortent mieux que l'ensemble des « Masters pro » en sciences humaines (6%).

Taux d'accès au statut « cadre »

Les taux d'accès au statut « cadre » montrent que les diplômés de sociologie (excepté au niveau du doctorat) accèdent dans une moindre proportion aux statuts cadres que l'ensemble des diplômés de lettres et de sciences humaines (45% pour les niveaux L+M+D en sociologie ; 54% pour les mêmes niveaux en sciences humaines). L'analyse de l'accès au statut « cadre » confirme la meilleure situation des diplômés de Master professionnel. En sociologie, les diplômés d'un Master professionnel sont 42% à devenir « cadres » pour 28% des titulaires d'un Master « recherche » (Cereq, 2001). 8 ans après leur entrée dans la vie active, les diplômés d'un Master professionnel sont 67% à accéder à un statut « cadre » (rejoignant le taux moyen de l'ensemble des SHS : 65%) alors que les diplômés d'un Master recherche demeurent en dessous avec 54% seulement d'accès au statut « cadre » en milieu de parcours professionnel (Piriou, 2006). Ces différences entre Masters (professionnels et recherche) se vérifient pour l'ensemble des sciences humaines est sociales (Cereq, 2003).

L'examen du salaire médian des diplômés de sociologie conduit aux mêmes constats que précédemment. En moyenne, les diplômés de sociologie au niveau L+M+D (1433 euros net par mois) gagnent des salaires plus faibles que ceux des diplômés de sciences humaines (1534) aux mêmes niveaux de diplôme. En sociologie, les Masters

professionnels (avec une médiane de rémunération atteignant 1 500 euros, net par mois) offrent aux diplômés une meilleure contrepartie économique que les Masters « recherche » (1 379 euros, net par mois).

Conclusion

Il semble que le développement de la sociologie en France, en ce début de siècle, se joue actuellement à l'aune du développement des filières professionnelles. Par développement il faut entendre la place, la reconnaissance sociale de la sociologie à la fois en termes de formation, d'utilité et sans doute des contreparties socioéconomiques qu'elle est susceptible d'offrir aux futurs entrants à l'université. Ces enjeux ne seraient-ils pas accrus aujourd'hui par le double processus constaté dans la discipline en France, à la fois la faiblesse des opportunités d'emploi dans les secteurs académiques et le nombre croissant d'étudiants attirés en sociologie par les filières professionnelles ? Malgré ces différences de ton et de prisme, dans différents pays (Portugal, Italie, Espagne) comme en France, les réformes universitaires et le développement de la sociologie posent des questions assez partagées de professionnalisation des étudiants, dont on sait encore peu de choses, et qui ne trouvent pas encore de stabilisation dans les nouveaux cycles d'enseignement. La réforme « LMD » qui désigne l'application au système français d'enseignement supérieur de la construction de l'espace européen de l'enseignement supérieur, dit « processus de Bologne », accentue ce flou.

Sources statistiques

CEREQ, 2001, extraction de la base de données Génération 2001, pour les diplômés de sociologie. Pour la population mère, voir : Giret J.F., Moullet S., Thomas G., « Enquête « Génération 1998 », De l'enseignement supérieur à l'emploi, les trois premières années de vie active de la génération 98 », *Cereq*, décembre 2002, document pdf, <http://www.cereq.fr/enquetegeneration.htm>
Bref Cereq, enquête « Génération 2001 » - Extension docteurs, *Bref* n°220, juin 2005, pp. 4
Chenu A., « Une institution sans intentions. La sociologie en France depuis l'après-guerre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 141-142, 2002, pp.46-59
Bref CEREQ, « L'enseignement supérieur professionnalisé, un atout pour entrer dans la vie active ? », *Bref* n° 195, mars 2003
Journaux officiels (sur les nombres de postes offerts aux concours au CNRS et à l'Université pour les sociologues)
DEPP Direction des études, de la prospective et de la performance, du Ministère de l'Education nationale (pour les flux de production de diplômés)
Piriou O., *La face cachée de la sociologie. A la découverte des sociologues praticiens*, Préface de Claude Dubar, Belin, Perspective sociologique, 2006
Piriou O., *Pour une sociologie des sociologues. Formation, identité, profession*, Préface de Renaud Sainsaulieu, Saint-Cloud, Editions de l'Ecole normale supérieure, 1999

Les ficelles du métier, extrait de H. S. Becker

1 / Ficelles

À l'époque où j'y étudiais moi-même, les étudiants en premier cycle de l'université de Chicago apprenaient à gérer les questions conceptuelles difficiles en répondant à un ton docte : « En fait, tout dépend de la manière dont on définit les termes. » C'était (et ça reste) tout à fait vrai, mais ça ne nous aidait pas beaucoup, vu que nous ne savions pas comment nous y prendre pour faire ce travail de définition.

Étant resté à l'université de Chicago pour y faire mes études de troisième cycle, j'y ai rencontré Everett C. Hughes, qui devint mon directeur de recherches, puis mon collègue. Hughes était lui-même un ancien étudiant de Robert E. Park, que l'on peut considérer comme le « fondateur » de « l'école de Chicago ». Hughes m'a appris que, au-delà de lui-même et de Park, mon autre généalogique de sociologue remontait à Georg Simmel, le grand sociologue allemand qui avait été le professeur de Park. C'est là une ascendance dont je suis encore fier aujourd'hui.

Hughes avait fort peu de goût pour la Théorie abstraite. Lorsque j'étais étudiant, avec quelques camarades, nous lui avons un jour demandé ce qu'il pensait de la théorie sociologique. Il nous a répondu en rousconnant par une autre question : « La théorie de quoi ? » Il voulait dire par là qu'il n'y a pas de théorie en général, comme ça, dans l'abstrait. Il n'y a que des théories des phénomènes particuliers, comme la race, l'éthnie, ou l'organisation du travail. Mais il savait comment s'y prendre lorsqu'une classe ou un étudiant s'engouffrait dans des questions

20

Les ficelles du métier

Everett C. Hughes (1897-1953)

Son influence sur Becker et d'autres sociologues de la tradition de Chicago en fait une figure centrale de ce livre. Il est né en 1897 dans le Middle West, d'un père pasteur dans une communauté rurale. Il se marie en 1927 à Helen McGill, étudiante en sociologie. Après des études classiques en Ohio jusqu'au niveau Bachelor (licence en France), il commence à étudier la sociologie à l'université de Chicago en 1923. Ses enseignants sont les fondateurs de la tradition ou « école » de Chicago : Alphon Small (1854-1926), George Herbert Mead (1863-1931. Voir encadré p. 251) et le plus connu, Robert Park (1864-1944) qui dirigera sa thèse consacrée à la profession naissante d'agent immobilier (*The Study of Societal Institution*, The Chicago Real Estate Board). PhD de sociologie (le doctorat français, 1927). Il enseigne alors à Maxwell University à Montréal puis revient à Chicago où il sera en poste de 1938 à 1961. C'est surtout aux amies d'après-guerre que Becker se réfère lorsqu'il évoque Hughes comme professeur ou chercheur. Il finira sa carrière dans deux universités du Massachusetts : Brandeis et Boston College. Il a connu la plupart des honneurs et des récompenses que décernent les associations professionnelles américaines de sociologie ou de sciences sociales. Ces associations (comme l'American Sociological Association) ont un poids et une influence réels au sein de la profession de sociologue universitaire qui compte plusieurs milliers de personnes.

Hughes est plus connu pour son rôle d'enseignant soutenant ses étudiants dans le travail de terrain que pour ses propres recherches. Ses principaux centres d'intérêt ont été : les professions et le travail dont il analyse parallèlement les formes plus prestigieuses et les plus humbles (« sale boulot ») ; les institutions dont il a une conception beaucoup plus souple et ouverte que d'autres sociologues et les relations entre les races. Il place ces dernières au premier rang des critères de perception des membres de la société américaine. Grâce à ces trois orientations, Hughes a servi de relais entre la première génération de Chicago (Robert Park) et celle des années 1950 dont les œuvres sont maintenant connues en France : outre celle de Becker, Eliot Friedson, Irving Goffman, Arselm Strauss.

Parmi ses œuvres, on citera comme particulièrement stimulante pour l'étude des aspects les plus diers de la vie sociale et pour le travail de terrain une série d'essais - *The Sociological Eye* - traduite en français sous le titre *Le Regard sociologique*, souvent citée dans ce livre (traduction sous la direction de Jean-Michel Chapouille, Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales, Paris 1996). L'ouvrage de Hughes de 1963, *French Canada in Transition*, que Becker cite, et qui existe aussi en français : *Rencontre de deux mondes - la crise d'industrialisation du*

Ficelles

que nous pensions être d'ordre théorique, comme celle du travail de définition des idées et des concepts. Ainsi, nous nous demandions souvent, par exemple, comment définir le concept de « groupe ethnique ». Comment savions-nous que tel groupe donné était, ou non, un groupe ethnique ? Hughes avait identifié notre erreur chronologique dans un essai sur les relations ethniques au Canada :

Presque tous ceux qui emploient le terme [de groupe ethnique] vous diront qu'il s'agit d'un groupe qui se distingue des autres par un ou plusieurs des critères suivants : caractéristiques physiques, langue, religion, coutumes, institutions, ou « traits culturels » [Hughes 1971/1984, 153].

Cela signifie que nous pensions pouvoir définir un groupe « ethnique » par les traits qui le différencieraient d'un autre groupe censément « non ethnique » : tel groupe était un groupe ethnique parce qu'il était différent.

Mais Hughes montre ensuite comment nous pensions en fait les choses par le mauvais bout. Une ficelle toute simple permet de sortir de ce dilemme définitionnel : il suffit de renverser la séquence explicative et de considérer les différences comme étant le résultat des définitions produites par des gens appartenant à un même réseau de relations de groupes :

Un groupe n'est pas un groupe ethnique du fait de son taux de différences mesurables ou observables par rapport à un autre groupe ; c'est au contraire un groupe ethnique parce qu'ainsi bien les gens qui en font partie que ceux qui n'en font pas partie savent que c'est le cas : parce que tous, qu'ils en soient ou qu'ils n'en soient pas, parlent, agissent et ressentent les choses comme si ce groupe était un groupe distinct [Hughes 1971/1984, 153-54].

Ainsi, ce n'est pas parce que les Canadiens francophones parlent français alors que les autres Canadiens parlent anglais qu'ils forment un groupe ethnique, ni parce qu'ils sont en général catholiques alors que les anglophones sont en général protestants. S'ils forment un groupe ethnique, c'est parce qu'ainsi bien les francophones que les anglophones considèrent leurs deux groupes comme étant différents. Si les différences de langue, de religion, de culture, et toutes les autres différences que nous pensions constitutives de l'« ethnicité » sont

71

Ficelles

Canada français, 1945 (réédité en 1972 par les Éditions Boreal Express, Montréal), est une monographie traitant de la plupart des aspects de la vie sociale d'une communauté comportant diverses classes et dans laquelle règne une tension entre catholiques francophones et protestants anglophones. Hughes fut un des coauteurs de *Boys in White* cité dans le livre de H. S. Becker.

H. P.

importantes, ce n'est que dans la mesure où deux groupes peuvent mutuellement se considérer comme différents. l'un de l'autre si et seulement si : « il est possible de distinguer qui appartient au groupe et qui n'y appartient pas, et si chaque individu apprend tôt, profondément, et souvent irrévochablement à quel groupe il appartient ». L'idée de cette ficelle, que l'on peut appliquer à toutes sortes de problèmes définitionnels (comme celui de la déviance, auquel je reviendrai plus loin dans ce livre), consiste à recommander que l'on ne peut étudier un groupe ethnique de manière isolée et qu'il faut au contraire en replacer l'« ethnicité » dans le réseau de relations aux autres groupes au sein duquel elle se constitue. Hughes ajoute :

Il faut plus d'un groupe ethnique pour qu'il y ait relations ethniques. On ne pourra pas davantage comprendre ces relations en étudiant l'un ou l'autre de ses groupes qu'on ne pourrait comprendre une combinaison ethnique en n'en étudiant qu'un seul des composants, ou un match de boxe en n'observant qu'un seul des combattants [Hughes 1971/1984, 155].

Voilà ce que j'appelle une ficelle : un truc simple qui vous aide à résoudre un problème (ici, le truc consiste à chercher le réseau de relations au sein duquel les définitions sont créées et employées). Tous les métiers ont leurs ficelles, leurs solutions spécifiques à leurs problèmes spécifiques, leurs manières de faire simplement des choses que les profanes trouvent très compliquées. À l'instar des plombiers et des charpentiers, les sociologues ont eux aussi leurs ficelles, qui leur servent à résoudre les problèmes qui leur sont propres. Certaines de ces ficelles sont de simples règles de bon sens tirées de l'expérience, comme celle qui veut qu'en mettant de jolis timbres de collection sur vos enveloppes de réponse, vous incitez davantage

de personnes à renvoyer leur questionnaire. D'autres découlent d'une analyse sociale scientifique de la situation au sein de laquelle le problème surgit, comme la suggestion de Roth [1965], qui conseille aux chercheurs de considérer le problème des enquêteurs qui trichent avec leurs entretiens non pas comme un problème de police (où il s'agit de repérer et d'éliminer des employés irresponsables), mais bien plutôt comme la manière naturelle qu'ont la plupart des gens de réagir face à une tâche qui ne les intéresse en aucune manière, et pour laquelle leur seule motivation est économique.

Les ficelles que j'expose dans ce livre aident à résoudre des problèmes de pensée, le genre de problèmes que les sociologues considèrent souvent comme des « problèmes théoriques ». Le fait de définir un terme en s'intéressant à la manière dont son sens naît d'un réseau de relations est le prototype même des ficelles dont je parle, même si ce n'est pas ainsi que l'on règle d'ordinaire les questions théoriques. Les sociologues ont tendance à parler de « théorie » de manière digne et raffinée, comme s'il s'agissait d'un sujet isolé, certes intéressant, mais n'ayant qu'un vague rapport avec la manière dont ils mènent concrètement leurs recherches. Chacun sait que Merton a fort bien montré – dans ses deux grands articles qui sont aujourd'hui des classiques [Merton 1937, 85-117] – les liens étroits que théorie et recherche devaient nécessairement entretenir... mais chacun sait aussi que ses idées sont bien davantage mises à profit par les étudiants qui posaient leurs examens que par les sociologues en phase de recherche. Hughes, qui concentra son propre questionnement méthodologique sur la question de savoir comment parvenir à mieux connaître le monde, menaçait toujours d'écrire « un petit livre de théorie » qui exprimerait la quintessence de sa position théorique, et serait assez sensiblement différent des péjoratives de généralisation sociologique que l'on peut dénicher çà et là dans ses articles et ses livres.

Ses étudiants, et moi le premier, espéraient tous qu'il écrirait cet ouvrage de théorie, parce que nous savions tous, en l'écoutant et en le lisant, qu'il nous enseignait une théorie, même si nous étions bien incapables de la définir précisément. (Jean-Michel Chapouille [1996] analyse les idées fondamentales qui sous-tendaient le style sociologique de Hughes de manière à la

24

Les ficelles du métier

Pour présenter ces ficelles, j'aurai souvent recours à de longs exemples que l'on peut considérer comme archétypes dans un des sens khlebnis du terme, c'est-à-dire comme des modèles que l'on peut imiter lorsqu'on rencontre des problèmes similaires. Je dois ce goût pour les exemples – par opposition aux définitions générales – à mon expérience d'enseignement. Quand j'enseignais la sociologie de l'art, à une époque où j'étais en train d'écrire ce qui allait devenir *Les Mondes de l'art* [Becker 1988], j'étais très désireux de faire partager à mes étudiants le cadre théorique dans lequel s'insérait ma vision de l'art comme produit social. Mais, bien sûr, pour remplir mes heures de cours, je racontais beaucoup d'histoires. Un de mes meilleurs cours fut celui que je fis sur les Watts Towers, cet incroyable monument qu'un maçon immigré italien construisit à Los Angeles dans les années 1930, avant de l'abandonner pour lui laisser vivre sa propre vie. J'ai raconté l'histoire de ce maçon et montré des diapos du bâtiment. J'y voyais un contre-exemple au caractère social des œuvres d'art. J'expliquais comment le dénommé Simon Rodia, qui avait construit ces tours, les avait vraiment construites tout seul, sans l'aide de personne, sans s'appuyer sur une quelconque théorie de l'art, sans avoir recours au moindre magasin de fournitures pour artistes, sans se référer au moindre musée, à la moindre galerie ou à quelque forme d'art organisé que ce soit. J'expliquais en quoi son œuvre était révélatrice de cette indépendance et je montrais comment on pouvait détecter, dans la manière dont la plupart des autres œuvres d'art sont produites, leur dépendance caractéristique vis-à-vis de toutes ces choses. Pour moi, l'idée était que ce cas marginal pouvait servir à expliquer tous les autres cas. Je fis donc un peu déçu lorsque, plus tard, des étudiants me dirent que la chose dont ils se souvenaient le mieux de tout mon cours était en fait les Watts Towers elles-mêmes. Certains d'entre eux, qui se rappelaient l'histoire que j'avais racontée, se rappelaient également l'idée que j'avais eu tant de peine à faire passer ; mais, pour la plupart, ils ne se souvenaient que de l'existence de ces tours, de l'histoire de ce type un peu fou et de son œuvre d'art excentrique. J'ai compris alors que ce que les gens écoutent vraiment, et ce dont ils se souviennent le mieux, ce sont les histoires et les

26

fois fine et pertinente.) Mais Hughes n'a jamais écrit ce livre. Je pense qu'il ne l'a pas fait parce qu'il ne possédait pas le genre de théorie systématique d'un Talcott Parsons. Il avait plutôt une méthode de travail informée par la théorie, si tant est que cette distinction vaille à dire quoi que ce soit. Sa théorie n'avait pas pour but de fournir tous les petits tiroirs conceptuels dans lesquels le monde devrait rentrer. Elle consistait en un ensemble de ficelles de généralisations qui lui servaient à penser la société ; en un ensemble de ficelles qui l'aideraient à interpréter ses données et à en tirer du sens. (Mais c'est en lisant ses essais que l'on comprend cela le mieux : ils sont rassemblés dans Hughes [1971] 1984.) Et comme sa théorie tenait davantage d'une série de ficelles analytiques que d'une Grande Théorie, les étudiants s'en imprégnaient en le côtoyant, en parlant avec lui après les cours et en apprenant à utiliser ses ficelles, comme un apprenti se forme à son métier en observant ses aînés utiliser leurs propres ficelles pour résoudre les problèmes auxquels ils sont confrontés dans la vraie vie.

Comme Hughes, je me méfie beaucoup des théorisations sociologiques abstraites, que je considère au mieux comme un mal nécessaire, comme un outil dont nous avons besoin pour faire notre travail ; mais c'est un outil qui risque de nous échapper et de nous entraîner dans des discours généralisants de plus en plus coupés de l'immersion quotidienne dans la vie sociale qui fait l'essence de la recherche en sociologie. Pour ma part, je me suis efforcé de dompter la théorie en la considérant comme un ensemble de ficelles, comme une collection de processus intellectuels qui aident les chercheurs à progresser lorsqu'ils sont confrontés à des problèmes de recherche concrets.

Pour être tout à fait clair, je dirai que j'entends par « ficelle » une opération spécifique qui vous fait découvrir comment surmonter telle difficulté comme, qui propose une procédure permettant de résoudre de manière relativement simple un problème qui, sans elle, pourrait sembler inextricable et persistant. Les ficelles que j'expose ici traitent de problèmes relevant de divers domaines de la recherche en sciences sociales, que j'ai grossièrement classés en quatre catégories : représentations, échantillons, concepts et logique.

25

3

exemples. C'est pourquoi les unes et les autres sont présentes en nombre dans cet ouvrage.

(Certains lecteurs remarqueront qu'un grand nombre de mes exemples sont déjà assez anciens, et qu'ils n'expriment pas nécessairement des découvertes ou des idées particulièrement nouvelles. C'est là un choix délibéré de ma part. Je suis souvent surpris de la quantité de bons travaux du passé qui sont aujourd'hui tombés dans l'oubli, non pas parce qu'ils sont sans valeur, mais parce que les étudiants n'en ont jamais entendu parler, parce que personne n'a jamais attiré leur attention sur eux. Je suis donc souvent allé piocher mes exemples dans des ouvrages qui datent de treize, quarante, voire cinquante ans, dans l'espoir de leur offrir ainsi une résurrection bien méritée.)

On le voit, ces ficelles sont donc des manières d'aborder ce que nous connaissons, ou désirons connaître, et qui nous aident à interpréter nos données et à formuler de nouvelles questions sur la base de ce que nous avons découvert. Elles nous aident à tirer le meilleur de nos données en mettant en lumière certaines facettes du phénomène que nous étudions, auxquelles nous n'avons pas préalablement pensé.

Les spécialistes en sociologie des sciences (tels Latour et Woolgar [1979] ou Lynch [1985]) nous ont montré que les chercheurs en sciences naturelles travaillaient selon des modes opératoires qui ne sont jamais explicitement formulés dans leur méthodologie officielle, et qu'ils cachent leur « cuisine interne » – c'est-à-dire leurs pratiques réelles – lorsqu'ils explicitent leur méthode de manière formelle. Les sociologues agissent exactement de même : lorsqu'ils font vraiment de la sociologie, ils utilisent quotidiennement toute une série de ficelles théoriques qu'ils ne mentionnent pas dans leurs discours sur La Théorie. Ce livre aborde ce que l'on considère souvent comme des problèmes théoriques en catalogant et en analysant un certain nombre de ficelles que les sociologues emploient et qui constituent leur propre « cuisine interne ». J'y décris certaines de mes ficelles favorites, ainsi que d'autres que je tiens de Hughes, en dégageant leur pertinence théorique au fil de mon propos. Pour des raisons de mémotechnique, je leur ai parfois donné des noms ; vous allez donc rencontrer dans cet ouvrage des créatures

27

aussi étranges que la Ficelle de la Machine, la Ficelle de Wittgenstein, et bien d'autres encore.

Le titre de ce livre – *Les Ficelles du métier* – n'est pas sans susciter certaines ambiguïtés qu'il me faut lever sans tarder. Cette expression peut en effet avoir plusieurs sens, dont la plupart n'ont rien à voir avec ceux auxquels je l'entends ici. Certains s'attendront peut-être à ce que je leur livre les ficelles du métier d'universitaire : comment obtenir un poste, comment être titularisé, comment s'y prendre pour réussir à faire publier ses articles. Je suis toujours prêt à parler de ce genre de choses. Ma propre carrière universitaire, fort peu conventionnelle – j'ai en effet passé de nombreuses années à être ce qu'on appelle un « soutier de la recherche » avant d'enfin obtenir une vraie chaire de professeur –, m'a peut-être donné quelques idées intéressantes (le genre d'idées que suscite souvent la marginalité) sur la question. Mais les temps changent, et la situation économique et politique des universités a suffisamment évolué pour que je doute avoir aujourd'hui la moindre connaissance interne sur les processus hasardeux qui les caractérisent. En tout état de cause, ce n'est donc pas au métier d'universitaire que je pense ici. (Aaron Wildavsky [1993] traite par ailleurs abondamment de ce sujet.)

D'autres pourraient penser que je vais leur donner des ficelles techniques sur l'écriture, l'analyse de données, les « méthodes » ou l'analyse statistique (même si bien peu de gens attendent de ma part des conseils en statistique). J'ai exposé ailleurs (Becker 1986b) ce que j'avais à dire sur l'écriture universitaire, et j'ai probablement une semblable collection de ficelles folkloriques à exposer sur d'autres domaines de la pratique des sciences sociales. Mais, bien que relevant de notre métier de sociologue, celles-ci sont trop spécifiques et trop peu généralisables pour mériter de longues analyses. La tradition orale est pour elles un mode de transmission parfait.

C'est donc du métier de sociologue, ou plutôt du métier de chercheur consacré à l'étude de la société (tant il est vrai que de nombreuses personnes font un travail que je classerais avec l'imperialisme dans le champ de la sociologie bien qu'elles se définissent elles-mêmes comme appartenant à une autre race de chercheurs en sciences humaines ou sociales) que je parlerai ici.

28

manipuler les choses, de permettre d'observer les choses sous un angle différent, afin de faire progresser la recherche en suscitant de nouvelles questions, de nouvelles possibilités de comparaison, d'invention de nouvelles catégories, etc. Et tout ça, c'est du boulot. C'est plaisant, mais ça représente plus de boulot que de faire les choses d'une manière routinière qui empêche de penser.

Clifford Geertz a fort bien décrit la tâche que ces ficelles sont censées accomplir :

Ce qui fait que ces représentations visuelles d'un résultat ethnographique [sont] bonnes – ou mauvaises –, ce sont les nouveaux chiffres que l'on en tire : c'est leur capacité à générer des explications plus vastes qu'il, en se croisant avec d'autres explications portant sur d'autres problèmes, voient leur pertinence s'accroître et leur base s'affermir. On peut toujours compter sur le surgissement d'un fait nouveau, sur une nouvelle observation visuelle plus ou moins brève, ou sur tel nouvel événement dont on serait plus ou moins témoin. Ce sur quoi l'on ne peut compter, c'est notre capacité à dire quelque chose d'utile sur cet événement lorsqu'il se produit. Nous ne risquons pas de manquer de réel ; nous risquons au contraire constamment de manquer de signes, ou tout au moins de voir les vœux signes mourir sous nos yeux. L'aspect après coup, *ex post*, à la traîne de la vie, de la conscience – d'abord l'événement puis, plus tard, sa formulation – se traduit généralement en anthropologie sous la forme d'un effort incessant pour élaborer des systèmes de discours capables d'être (à peu près) en phase avec ce qui, peut-être, est en train de se passer [Geertz 1995, 19].

Chaque chapitre de ce livre reprend ainsi le thème des conventions – sociales et scientifiques – considérées comme un des plus grands ennemis de la pensée sociologique. Chaque sujet que nous étudions a déjà été étudié par une foule de gens ayant eu une multitude d'idées personnelles sur la question, et est en outre le domaine de gens qui habitent réellement ce monde, qui ont leur propre idée sur lui, ainsi que sur le sens qu'il faut donner aux objets et événements qu'on y observe. Ces experts par profession ou par appartenance à un groupe donné jouissent en général d'un monopole sur « leur » sujet, qui ne souffre aucun examen ni aucune remise en question. Les nouveaux venus sur un sujet donné peuvent facilement se laisser aller à adopter telles quelles les idées conventionnelles et les prémisses des travaux

30

Libre à chacun de trouver le nom de profession qui lui convient. Les ficelles auxquelles je pense sont des ficelles qui aident les gens qui font ce genre de travail à progresser dans leurs recherches, quelle que soit l'étiquette professionnelle qu'ils se donnent. J'ai, de ce fait, fait preuve d'une certaine désinvolture en employant les termes « sociologie » et « sciences sociales » de manière interchangeable, même si je suis conscient des ambiguïtés que cela peut créer pour des disciplines se situant à la marge, comme la psychologie.

Un autre point important, qui sera sans doute clair pour tout le monde mais que je préfère formuler explicitement, est que mon propos ne se limite pas à ce que l'on appelle d'ordinaire la recherche « qualitative ». Si j'ai plutôt travaillé dans ce domaine, c'est bien davantage pour des raisons pratiques qu'idéologiques. C'était ce que je savais faire, et ça m'a toujours plu, alors j'ai continué. Mais j'ai toujours été ouvert aux possibilités qu'offrent d'autres méthodes (tant qu'on ne me les impose pas comme des articles de foi), et j'ai toujours trouvé fertile de penser à mes sujets d'étude en des termes empruntés à d'autres domaines, comme le travail d'enquête par questionnaires ou les modèles mathématiques. C'est pourquoi les idées que j'expose ici ne sont pas uniquement destinées aux spécialistes du travail de terrain de type anthropologique, même si ceux-ci, je l'espère, les trouveront certes familières mais pas nécessairement légitimes. Ce livre est conçu pour toute personne dont le travail s'intègre dans toute la gamme de styles et de traditions qui constituent les sciences sociales contemporaines.

Le mot « ficelle » laisse en général entendre que le procédé ou l'opération dont il est question a pour but de nous faciliter la tâche. En l'occurrence, cette interprétation est erronée. À vrai dire, dans un certain sens, mes ficelles risquent probablement de compliquer la vie des chercheurs. Loin de faciliter l'achèvement d'un travail de type conventionnel, elles proposent au contraire des méthodes pour se libérer des modes de pensées routiniers et confortables que la vie universitaire favorise et soutient en faisant la manière « correcte » de faire les choses. C'est un des cas où le « correct » est l'ennemi du bien. Ces ficelles ont pour fonction de suggérer de nouvelles manières de

29

de leurs prédécesseurs. L'estimable travail qui consiste à produire un « état de la recherche », si cher au cœur des jurys de thèse, nous expose aux dangers de ce piège séduisant.

C'est pourquoi nous avons besoin de moyens pour élargir le champ de notre pensée, pour voir les autres choses que nous pourrions penser, les autres questions que nous pourrions poser, pour accroître la capacité de nos idées à s'affronter à la diversité de ce qui se passe dans le monde. Un certain nombre des ficelles que je décris sont consacrées à cette tâche.

Les différents chapitres de ce livre traitent des principaux aspects du travail de recherche en sciences sociales. Le chapitre « Représentations » s'intéresse à la manière dont nous pensons ce que nous nous apprêtons à étudier avant même de commencer notre recherche, ainsi qu'à la manière dont se forment les images que nous nous faisons de ce à quoi ressemble cette partie spécifique du monde social, et de ce à quoi ressemble le travail de sociologie. J'y étudie les diverses formes que prennent nos représentations de la société, et je propose des manières de rester maître de nos représentations, pour ne pas nous faire les pourvoyeurs inconscients de la pensée conventionnelle.

« Échantillons », le chapitre suivant, prend acte du fait que nos représentations générales sont toujours le reflet d'une sélection limitée de cas dans l'univers plus vaste des cas qui auraient pu être pris en compte. Il traite de la question de savoir comment nous choisissons ce que nous observons réellement, choix qui correspondent lui-même aux cas que nous avons en tête lorsque nous formulons explicitement nos idées générales. Enfin, il met en lumière la nécessité de définir nos échantillons de manière à maximiser les chances d'apparition d'un moins quelques cas capables de perturber notre système et de nous pousser à remettre en question ce que nous croyons savoir.

Le quatrième chapitre, intitulé « Concepts », s'attache à la genèse de nos idées. Comment formuler ce que nos échantillons nous apprennent sous la forme d'idées plus générales ? Comment mettre à profit la diversité du monde, à laquelle nos efforts dans les domaines de la représentation et de l'échantillonnage nous ont ouverts, pour donner naissance à des manières de penser les choses qui soient à la fois meilleures et plus utiles ?

4

Enfin, le chapitre « Logique » suggère des manières de manier les idées grâce à des méthodes de logique plus ou moins (et plutôt moins) formelle. Ce chapitre est fait d'emprunts massifs à des matériaux élaborés et publiés par d'autres (notamment Paul Lazarsfeld, Charles Ragin et Alfred Lindesmith – improbable trio s'il en est). Son thème dominant, tiré de Ragin, est la pertinence de la méthode qui consiste à se concentrer sur une diversité de cas plutôt que sur la variance des variables (j'explique ce raccourci obscur dans le chapitre « Logique »). Je ne présenterai pas d'excuses pour mes emprunts, si ce n'est pour dire que je suis allé piocher uniquement chez les meilleurs, et que je me suis efforcé à chaque fois de rendre à César ce qui était à César.

Comme le lecteur ne manquera pas de le découvrir bientôt, autant l'avouer tout de suite : il y a un certain arbitraire dans le choix des chapitres où je traite de tel ou tel sujet. De fait, la plupart des sujets que j'aborde auraient pu être (ils le sont d'ailleurs parfois) traités en plusieurs endroits. Les titres de chapitres ne sont que des indications grossières sur le contenu de chacun. Les idées que je présente ne forment pas un fil parfait et continu de propositions logiquement reliées entre elles (Dien me garde !), mais plutôt un tout organique. Je veux dire par là qu'elles s'impliquent toutes plus ou moins les unes les autres. Ce livre est bien plus un réseau, ou une toile, qu'une ligne droite.

Mes chapitres semblent également suivre une sorte d'ordre chronologique. Vous vous dites peut-être que les chercheurs commencent naturellement leur tâche en ayant en tête divers types de représentations de ce qu'ils vont étudier, représentations sur la base desquelles ils élaborent ensuite leurs idées sur ce qu'ils vont étudier exactement, et sur la manière dont ils choisiront leurs cas (c'est-à-dire sur leur processus d'échantillonnage). Vous vous dites peut-être également qu'après avoir sélectionné leurs cas et les avoir étudiés, ils élaborent les concepts qui leur serviront dans leurs analyses, et utilisent la logique pour appliquer ces concepts à leurs cas. Si je pense que vous vous dites peut-être tout ça, c'est parce que la plupart des ouvrages sur l'élaboration des théories et sur la méthodologie de la recherche présentent ces étapes comme étant « la manière correcte » de faire les choses. Mais vous auriez tort de vous dire ça.

32

lesquelles les personnes étudiées perçoivent, interprètent et agissent sur elles-mêmes ou sur les autres (*The Interpretation Of Cultures*, New York, Basic Books, 1973 ; *Interprétation d'une culture*, trad. française par Denise Pauline et Louis Férard, Paris, 1983). Geertz applique ce principe à l'interprétation très précise de situations d'interaction entre des personnes en utilisant des concepts précis de leurs expériences et non des concepts trop généraux. Ces concepts sont ceux que les personnes elles-mêmes ou leurs proches sont capables de penser, d'imaginer et d'appliquer eux-mêmes et à d'autres : « Un mot simple "ramour" plutôt que savant et étranger à la perception des sujets, comme "ethnarasi" » (op. cit., 1973). Cette exigence rapproche Geertz des ethnographes réfléchissant aux relations entre le langage généralement utilisé dans leur compte rendu de travail de terrain et celui utilisé par les personnes étudiées (voir Robert M. Emerson, *Contemporary Field Research*, 2001). H.P.

Si ces diverses opérations répondent bien à un certain type d'ordre logique – en un sens, effectivement, les représentations sous-tendent et semblent dicter un certain type d'échantillonnage – cela ne veut pas dire pour autant qu'on doive les faire dans cet ordre, en tout cas pas si on veut faire un travail sérieux. Les chercheurs sérieux font constamment des allers-retours entre ces quatre domaines de la pensée, dont chacun affecte les trois autres. Je choisirai peut-être mon échantillon de manière à ce qu'il prenne en compte la représentation que je me suis faite de mon sujet d'étude, mais je modifierai sûrement cette représentation en fonction de ce que mon échantillon m'apprendra. Et les opérations logiques auxquelles je soumettrai les résultats d'une partie de mon travail me forceront probablement à modifier mes concepts. Et ainsi de suite. Il est absurde et inutile de penser que ce sera là un processus net, propre et logique. Pour citer Geertz de nouveau :

On travaille *ad hoc* et *ad interim*, on établit des liens entre des milieux, on fait des liens entre des masses de données, on fait des liens entre des données internationales et des écologies municipales. L'économie du riz et de l'olive, la politique des émines et des religions, les mécanismes du langage ou de la guerre doivent tous, dans une certaine mesure, être souillés à la structure d'ensemble. De même que la géographie, le commerce, l'art, la technologie. Le résultat est nécessairement insatisfaisant, boiteux, fragile et mal formé ; c'est un splendide engin baroque. L'anthropologie, ou tout au moins celui

Clifford Geertz

Anthropologie de la culture. Il a conduit des recherches de terrain en Indonésie et au Maroc. Il a également initié un débat sur l'écriture de l'ethnographie qui a retenu l'attention de sociologues.

Clifford Geertz est né à San Francisco en 1926. Après avoir fait la Seconde Guerre mondiale dans la marine, puis obtenu sa licence (BA) à l'université d'Anctoch, il soutient à Harvard en 1956 son doctorat consacré à la religion à Java. Il fait une grande partie de sa carrière de enseignant à l'université de Chicago, puis est nommé à un poste prestigieux à l'institute for Advanced Studies de Princeton.

En 1952, il se rend avec une équipe de chercheurs à Java où il vit avec sa femme pendant plus d'un an pour se livrer à un travail de terrain, origine de sa thèse sur l'étude de la religion dans son contexte social et ses différentes composantes selon les groupes : animistes, islamistes (elle-même diversifiée) et hindouistes mystique. Il revient à Java mais s'installe à Bali où sa femme et lui s'inscrivent à la communauté de la ville de Tabanan. Il en tire une étude célèbre sur les combats de coqs dont une conclusion est que le choix de chacun d'entre eux et les paris engagés s'interprètent par la hiérarchie que maintiennent les Balinais entre les différents groupes ou chacun des joueurs à sa place assignée.

A deux reprises dans les années 1960 et 1970, Geertz conduisit au Maroc des enquêtes de terrain afin de comparer cette société islamiste aux traditions établies à celle moins codifiée de l'Indonésie. Dans les deux cas, il vit que la religion se sécularisait bien que les personnes soient sous l'empire de croyances tenues pour évidentes (*Islam Observed*, 1968 ; *L'islam observé, changement religieux au Maroc et en Indonésie*, trad. française par Jean-Baptiste Grasset, 1992).

Geertz réfléchit aux rapports entre les études locales et l'interprétation plus généralisante des cultures et pensa pouvoir passer de l'anthropologie culturelle de l'étude des sociétés primitives à celle des cultures symboliques du monde moderne. Il insiste sur la nécessité d'avoir eu diverses expériences de travail de terrain et de pouvoir adopter des points de vue sur deux sociétés, celle du Maroc et celle de Bali.

Les sociologues-ethnographes, réfléchissant à l'interprétation des résultats de leur travail de terrain, ont vu dans la réflexion de Geertz une façon de jeter un pont entre leur discipline et l'anthropologie. Pour Geertz, en dehors des préceptes de méthode que suivent plus ou moins tous les ethnographes (sélectionner un informateur, transcrire des textes, faire des cartes des lieux, recueillir des généalogies, tenir un journal de terrain, etc.), l'important est d'élaborer une « description en profondeur » (*thick*) – terme emprunté au philologue anglais Gilbert Ryle – c'est-à-dire de décrire les structures significatives à travers

33

qui cherche à compliquer ses engins plutôt qu'à, les reformer sur eux-mêmes, est un bricoleur fou et acharné [Geertz 1995, 20].

Aucune des ficelles de pensée exposées dans ce livre n'a de « place correcte » dans le schéma de construction d'un livre en génin. Utilisez-les quand vous pensez qu'elles pourraient faire avancer votre travail : au début, au milieu, ou vers la fin de votre recherche.

Pour la sociologie publique, Michael Burawoy (<http://socio-logos.revues.org/document171.html>)

Résumé : Prenant acte de la distance croissante entre l'ethos sociologique et le monde que nous étudions, la sociologie publique y répond en se donnant pour objectif d'impliquer et de mobiliser (to engage) différents publics, et de diverses façons. Ces sociologies publiques ne devraient pas rester confinées aux marges de notre discipline, mais bien au contraire être pleinement réinsérées au sein de son cadre d'ensemble. C'est de cette façon que nous pouvons faire de la sociologie publique une entreprise visible et légitime, et ce faisant redonner une vigueur nouvelle à l'ensemble de notre discipline. Si, dans cette perspective, on dessine la carte de la division du travail sociologique, on y identifie quatre types de savoirs: ceux des "professionnels" les mieux formés de la discipline, les universitaires et chercheurs; les savoirs critiques; les savoirs ((appliqués)) concernant la mise en œuvre de politiques; et les savoirs "publics". Ces quatre types de savoirs entretiennent entre eux des rapports réciproques d'interdépendance plus ou moins conflictuelle. Idéalement, l'épanouissement de chacun constituerait la condition de l'épanouissement de tous ; cependant chacun d'eux peut tout aussi bien dériver vers une forme pathologique, ou être poussé vers un statut de subordination ou d'exclusion. La discipline est un champ de pouvoir qui demande à être analysé en tant que tel. Nous devons explorer les rapports entre les quatre types de sociologie dans leurs variantes nationales et historiques, et en tant qu'ils offrent aux sociologues des profils de carrières individuelles divergents. Dernier point, la comparaison de la sociologie avec la science économique et la science politique permet de mettre en lumière le cordon ombilical qui relie notre discipline au monde des publics, soulignant ainsi le rapport structurel particulier de la sociologie à la défense de la société civile, d'une société civile présentement assiégée et grignotée de tous côtés par les marchés et les Etats.

Début de l'article

"Voici comment on représente l'ange de l'histoire. Son visage est tourné vers le passé. Là où nous percevons une série d'évènements, lui voit une seule et unique catastrophe qui accumule des monceaux de débris et les jette au fur et à mesure à ses pieds. L'ange voudrait bien rester là, réveiller les morts, reconstituer ce qui a été brisé et cassé en mille morceaux. Mais un ouragan souffle depuis le paradis ; il s'est engouffré dans ses ailes avec une telle violence que l'ange ne parvient même plus à les refermer. L'ouragan l'emmène irrésistiblement vers le futur, auquel il continue à tourner le dos, tandis que le tas de débris grossit devant lui à vue d'œil, montant jusqu'au ciel. L'ouragan est ce que nous appelons le progrès"

Walter Benjamin a écrit cette fameuse neuvième thèse sur la philosophie de l'histoire alors même que l'armée nazie approchait de son Paris bien-aimé, terre bénie de la promesse d'une vie civilisée. Il donne à cette promesse une figure tragique, celle de l'ange de l'histoire qui combat en vain la longue marche de la civilisation par la destruction (civilisation's long march through destruction). Pour Benjamin le futur n'avait jamais présenté un visage aussi sinistre que celui constitué en 1940 par le pacte entre le capitalisme-devenu-fascisme et le socialisme-devenu-stalinisme. Or aujourd'hui, à l'aube du XXI^e siècle, bien que le communisme ait disparu et que le fascisme ne soit plus qu'un souvenir qui nous hante, le tas de débris continue à monter jusqu'au ciel. Le capitalisme déchaîné nourrit la tyrannie des marchés et engendre des inégalités inouïes à l'échelle de la planète, tandis que la démocratie résurgente ne constitue bien trop souvent qu'un masque derrière lequel se cachent de puissants intérêts, l'exclusion des droits de participation à la vie politique, le mensonge systématique, et même la violence. Une fois de plus l'ange de l'Histoire est pris dans un terrible ouragan qui souffle depuis le Paradis. A ses débuts la sociologie se voulait cela, un ange de l'Histoire; elle cherchait l'ordre parmi les fragments brisés de la modernité; elle entendait sauver les promesses du progrès. C'est ainsi que Karl Marx cherchait et découvrait le projet socialiste noyé dans un océan d'aliénation; qu'Emile Durkheim repêchait la solidarité organique immergée dans l'anomie et l'égoïsme. Max Weber, en dépit de sa vision prémonitoire d' "une nuit polaire d'obscurité glacée", savait découvrir la liberté au sein de la rationalisation, et parvenait même à extraire du sens à partir du désenchantement. De ce côté-ci de l'Atlantique W.E.B. Du Bois se faisait le pionnier du pan-africanisme en réaction au racisme et à l'impérialisme, tandis que Jane Addams tentait de préserver la paix et l'internationalisme des mâchoires acérées de la guerre. Mais l'ouragan du progrès s'engouffra dans les ailes de la sociologie. Alors que nos prédécesseurs s'étaient donné pour but de changer le monde, trop souvent nous avons fini par le conserver. La sociologie, se battant pour une place au soleil de l'Université, développa ses propres formes de savoir spécialisé: érudition brillante et lucide d'un Robert K. Merton (1949), plan d'ensemble ésotérique et grandiose d'un Talcott Parsons (1937, 1951), ou encore premiers pas dans le traitement statistique des phénomènes de stratification et de mobilité qui allait culminer dans l'ouvrage de Peter Blau et Otis Dudley Duncan (1967). Seymour Martin Lipset et Neil Smelser, revisitant les années '50 (1961: pp 1-8), se sentaient autorisés à déclarer triomphalement que la préhistoire de la sociologie était enfin

terminée; que la route vers la connaissance scientifique des sociétés était enfin ouverte. Ce n'était pas la première fois qu'une vision comtienne saisissait l'élite de notre profession. Mais cette fois encore, comme les précédentes, cet élan vers la "science pure" fut de courte durée. Quelques années plus tard les campus s'enflammaient, et tout spécialement ceux dans lesquels la sociologie était fortement développée; s'enflammaient pour les droits civiques, pour le droit à la liberté de parole en public (Free Speech Movement), pour la paix au VietNam. Étaient mises en accusation dans le même mouvement la sociologie consensuelle et sa nouvelle passion a-critique pour "la science". La dialectique du progrès gouverne nos carrières individuelles en même temps que notre discipline au niveau collectif. La passion initiale pour la justice sociale, pour l'égalité économique, pour les Droits de l'homme, pour un développement durable du point de vue environnemental, pour la liberté politique, ou plus simplement pour un monde meilleur, cette passion qui a conduit tant d'entre nous à la sociologie est d'abord canalisée vers la poursuite du sacro-saint diplôme. Que devient alors le progrès? L'apprentissage d'une batterie de techniques propres à la discipline, des cours standardisés, des listes de textes canoniques à lire, des évaluations bureaucratiques, des examens approfondis, des compte-rendus, des doctorats bien lisses, des publications dans des supports légitimes et reconnus, le tout-puissant Curriculum Vitae, la recherche d'un poste, la file d'attente pour la promotion. Et ensuite: le maintien de l'ordre professionnel (policing) à travers l'évaluation des collègues et le contrôle du recrutement de successeurs pour s'assurer que tout le monde marche au même pas. Pourtant, malgré la pression normalisante des carrières, l'élan moral initial est toujours là, rarement vaincu; car il n'est pas si facile d'étouffer l'esprit sociologique.

Malgré les éteignoirs, la discipline - aux deux sens du terme, individuel et collectif - a porté ses fruits. Nous avons passé un siècle entier à professionnaliser la construction de la connaissance, à aller du sens commun vers la connaissance scientifique; si bien que maintenant nous sommes prêts, plus que prêts même à nous engager dans un mouvement systématique de retraduction qui consistera à rendre les savoirs à celles et ceux qui en sont l'origine; à faire des problèmes privés des questions publiques, régénérant ainsi la fibre morale de la sociologie. Tels sont le défi et la promesse, tel est le projet de la sociologie publique. Il ne s'oppose pas à celui de la sociologie universitaire; il en est le complément.



MAX WEBER

Laurent Fleury

Laurent Fleury est agrégé de sciences sociales et docteur en sciences politiques.

Lorsque le philosophe Max Weber décède subitement à Munich en 1920, à l'âge de cinquante-six ans, sa mort, après celles de Durkheim et Simmel, marque la fin d'une première génération de sociologues. L'auteur de *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* apparaît en effet comme l'un des fondateurs de la sociologie moderne et comme l'un des grands penseurs de la modernité, indissociable de la révolution industrielle et de ses conséquences.

Cet ouvrage se propose de restituer la singularité de son œuvre, à travers l'articulation, entre les questions théoriques qu'elle soulève, ses résultats empiriques et ses apports méthodologiques.

22417271 / 07 / 2001



9 7821350518570

www.quesais-je.com

COLLECTION ENCYCLOPÉDIQUE

fondée par Paul Angenot

II. - La construction d'une méthode

Par l'originalité de sa démarche intellectuelle, Weber doit les sciences sociales d'une méthode spécifique. Cette méthode s'annonce dès la première phrase de *Économie et société* : « Nous appelons sociologie... une science qui se propose de comprendre par interprétation [*Verstehen*] l'activité sociale en l'interprétant et, par là, d'expliquer et ses effets. »¹ Elle annonce les différentes étapes de sa démarche : *compréhension*, *interprétation* et *explication*. Weber cherche en effet d'abord à comprendre l'action sociale des individus. Cela suppose d'accorder une place importante au sens visé par les individus et d'adopter une neutralité axiologique. Pour mettre de l'ordre dans l'imme diversité du réel, il pose ensuite le principe de la construction de ce qu'il appelle l'« idéal type » dont la principale fonction est de favoriser l'interprétation de la réalité. Enfin, il propose de procéder à ce qu'il appelle une « imputation causale » afin de servir l'explication, but ultime de la sociologie.

1. Compréhension et neutralité axiologique. - La démarche de la sociologie doit, en premier lieu, être compréhensive². Sans être le fondateur de la

¹ 237, p. 4.
² « On a la préférence de la notion de « compréhension sociologique » à celle de « compréhension sociologique », voir, François-Arétz Isambert, « Weber et la sociologie compréhensive », voir, François-Arétz Isambert, « Weber et la sociologie compréhensive », 453 vol. 45, 1993, p. 337-350. Demuure de l'analyse épistémologique, voir, « La Gen social », 1993.

notion de *compréhension*, Weber lui attribue une dimension essentielle³. Car la *compréhension* chez Weber répond à la fois à une éthique de la probité intellectuelle et à la spécificité des sciences humaines et sociales. Elle résulte de la représentation selon laquelle les phénomènes sociaux, provenant de l'activité significativement orientée des acteurs. Autrement dit, la *compréhension* décèle le sens visé par les individus agissant au sein d'une action ou d'une relation. Si d'autres sciences considéraient l'individu sur le plan physique ou chimique, « du point de vue de la sociologie, tout appel à un sens suppose une conscience et celle-ci est individuelle » (ETV, p. 345).

Saisir les significations sociales construites et partagées par les acteurs ne peut se faire sans compréhension de l'action elle-même. Si Weber s'accorde avec Durkheim pour rejeter les prétentions en tant que préjugés au sens de jugements définitifs posés *a priori* et de jugements de valeur. Car elles contiennent un ensemble de ressources d'interprétation indispensables donnant sens aux phénomènes. Dans la mesure où la *compréhension* s'apparente à un art qui requiert une culture personnelle, il convient de mobiliser toutes les ressources du savoir. On ne peut comprendre que dans une posture de participation, elle-même simplement hypothétique : « Il n'est

1. Avant lui, Heinrich Droysen l'a employé la première fois en 1830. Dilthey dans son *Introduction à l'étude de l'histoire humaine* (1883) fait une distinction radicale entre les sciences de la nature et celles des sciences de l'esprit. Dilthey, de toute méthode positive, il propose une démarche spécifique. Il méthode compréhensive.

pas besoin d'être César pour comprendre César. »

Pour comprendre comment les acteurs construisent le monde, il faut se transposer dans le leur. L'effort reste bien d'identifier le sens visé subjectivement par l'acteur sans lui substituer le sens reconstruit objectivement par l'observateur.

Weber institue une éthique de l'intégrité intellectuelle en posant le principe de la neutralité axiologique. Il la considère comme un effort d'indifférence aux valeurs, nécessaire à la démarche scientifique. Le savant n'a pas le droit, à l'instar de Treitschke (l'un de ses professeurs dont il repoussait la propagande démagogique et idéologique), de profiter de son *aura* scientifique pour imposer ses vues personnelles et partisans. Pour prévenir de tels abus, Weber recommande aux savants de se défendre de manifester leur personnalité en exposant avec ostentation leurs sentiments privés et d'observer deux principes méthodologiques garantis de crédibilité scientifique : le « rapport aux valeurs » et la « neutralité axiologique ».

Le « rapport aux valeurs » tient dans la prise de conscience du savant de la subjectivité de ses propres choix et de ses propres valeurs à l'origine de ses partis pris de recherche que forment son découpage du réel et sa mise en pensée (problématisation) de la réalité. Puisque l'activité scientifique débute par une sélection des matériaux et des questionnements, l'intégrité intellectuelle suppose leur explicitation : c'est ce que Weber appelle le « rapport aux valeurs ».

1. ETV, p. 4.

La neutralité axiologique selon Max Weber

Le second principe réside dans ce qu'il nomme la « neutralité axiologique ». Elle consiste dans le refus de tout jugement de valeur. Elle refuse également l'idée qu'une valeur puisse être supérieure aux autres par un raisonnement scientifique et objectif ou par une conception transcendante de la science. Réfractaire aux jugements de valeur, convictions et opinions personnelles, la recherche scientifique ne pose cette neutralité axiologique.

Nous ne que Weber préche la neutralité axiologique sur un ton curieusement exalté. Comme si la valorisation de ce principe lui conférerait un statut de tude et la singularité de Weber résiderait dans sa renouciation passionnée à vouloir modifier la société. Entre concrétiser un rêve politique et réaliser une tâche scientifique plus modeste, Weber choisit cette-ci, c'est-à-dire de restituer le sens humain à une action, au lieu de la juger et de l'orienter : « Les pionniers du XIX^e ont été plus doctrinaires que scientifiques, plus soucieux de transformer le monde social que de véritablement le connaître... Au contraire, chez Weber, c'est l'absence de tout esprit doctrinaire, de tout système *a priori*, allée à une exigence passionnée de lucidité qui le fait demeurer le plus contemporain des fondateurs de la sociologie. »¹

2. **Interprétation et construction de l'idéal-type.** *L'interprétation* au sens visé est rendue possible par l'idéal-type : autrement dit, c'est une construction

1. Pierre-Jean Simon, *Histoire de la sociologie*, PUF, « Fondamantal », 1991, p. 383.

Weber reprend la distinction kantienne entre le concept (Vérité) et le réel (réalité) réaffirmée par le logicien des sciences, Heinrich Rickert (1863-1936). Mais il refuse son idéalisme qui fonde l'historisme sur un système atemporel de valeurs. Pour Raymond Aron, « l'influence de Rickert n'a été pour Weber qu'un moyen de se découvrir lui-même »¹.

La construction idéal-typique devient un moyen épistémologique de surmonter l'antagonisme entre la subjectivité inhérente au « rapport aux valeurs » (introduite par la nécessité d'une sélection dans le matériel chaotique) et l'objectivité exigée par les contraintes de la neutralité axiologique. En outre, elle permet de dépasser la tension constitutive de la sociologie entre les faits historiques singuliers et la généralité des régulations sociales. Et finalement les idéaux-types permettent ainsi les progrès de la connaissance par une réorganisation constante des concepts scientifiques.

Une difficulté demeure néanmoins : Weber paraît avoir accordé plusieurs acceptions à cette notion de type-idéal. Weber utilise le concept d'idéal-type à la fois pour désigner tous les concepts des sciences de la culture et pour préciser quelques espèces déterminées de concepts. Raymond Aron distingue au moins trois espèces : celle des types-idéaux d'individus historiques (le capitalisme ou la ville d'Occident) ; celle de types-idéaux qui désignent des éléments abstraits de la réalité historique se retrouvant dans un grand nombre de circonstances (la bi-rentarçat, la féodalité, mais aussi à un niveau plus

1. Raymond Aron, *La philosophie critique de l'Histoire. Essai sur une théorie allemande de l'Histoire*, 1950, p. 272.

abstrait, au statut provisoire, qui se révèle un outil conceptuel de la compréhension causale, susceptible d'ordonner le chaos, l'infinie diversité du réel. Dans la mesure où la sociologie « fait l'hypothèse de la multiplicité des logiques rationnelles dans la conduite des individus », et rejette l'explication unificatrice des attitudes et des comportements, les *Idealtypen* weberiens doivent demeurer des constructions utilitaires permettant d'introduire, avant d'être dépassées, une meilleure intelligibilité des phénomènes sociaux. Car, selon Weber, accéder à la vérité, en tant qu'entité substantielle, forme un projet scientifique vain, tant il est impossible de rapporter un élément de la réalité sociale à la totalité des conditions qui l'ont déterminé. De la même manière que le savant tend à ne saisir que des vérités partielles, l'idéal-type lui-même n'exprime que l'aspect qualitatif de la réalité : ce n'est pas un moyen de données quantitatives, mais l'accantuation de traits qualitatifs. Il s'apparente à des tableaux de pensées qui ne sont pas les représentations exactes de la réalité mais des exagérations qui substituent un ensemble cohérent et rationnel à la confusion du réel. Certains traits de la réalité (singularités typiques) sont sélectionnés par un « rapport aux valeurs ».

L'idéal-type coïncide avec une « image mentale obtenue par des rationalisations de nature utilitaire », destinée uniquement à favoriser l'intelligibilité du réel, sans porter de jugement de valeur et sans prétendre à aucune validité empirique.

1. *ETS*, p. 180 sq.

élévé d'abstraction les types de domination) : celle enfin constituée par des reconstructions rationnalisantes de conduites. Weber en a use pour sa sociologie de l'action (types de rationalité), sa sociologie économique (types de capitalisme), sa sociologie des religions (types de religiosité et types de communalisation) et sa sociologie politique (types de domination).

En démissant la connaissance comme une schématisation du réel, l'idéal-type évite la confusion positiviste entre vérité et réalité ainsi que la démission relativiste du pur empirisme. L'idéal-type sert en outre à attendre l'aspect original de chaque phénomène pour en faciliter la mise en relation causale.

3. **Explication et imputation causale.** — Il s'agit selon Weber pour la sociologie et les sciences sociales d'établir des « jugements d'imputation historique » en établissant des chaînes de causalité entre les phénomènes. À la différence de Marx, l'explication suppose, selon Weber, la convocation d'un pluralisme causal.

L'imputation causale permet ainsi d'accéder aux configurations historiques singulières à l'aide de comparaisons. Elle désigne une opération mentale usuelle dans laquelle il convient d'accomplir des expériences de variations imaginaires : « Pour déterminer les relations causales réelles, dit Weber, nous en construisons d'irréelles » (*ETS*, p. 79). Le savant doit s'autoriser à « supprimer (provisoire-

1. Raymond Aron, « Max Weber », in *Les étapes de la pensée sociologique*, Gallimard, « Tel », 1967, p. 521-522.

Les mots, les gens, les lieux, Richard Hoggart

selle²⁰. Hoggart, lui, n'a jamais pratiqué cette simplification fonctionnaliste des significations interprétables dans un ordre social. Ni populiste ni misérabiliste, il a appris, de son expérience biographique autant que par son goût de l'observation sociologique, que les représentations populaires s'inscrivent dans un espace de l'*aléité* qui n'est jamais entièrement, ni celui de la soumission aveugle au pouvoir des « autres » — et de l'inériorisation de leur légitimité — ni non plus celui de la totale indépendance symbolique d'une culture dominée, qui rendrait concevable la pure et simple inversion de la légitimité dominante.

Nier la deuxième thèse hoggartienne, pour l'amour militant d'une révolution culturelle totale — euphémisée en *political correctness* par la langue anglaise — a toujours plu aux intellectuels ou artistes gauchistes : « A bas toutes les valeurs dominantes, nécessairement bourgeois ou sexistes puisqu'elles sont déjà en place ! » Nier la vérité sociologique de la première thèse permet aux intellectuels désabusés de justifier leur démission politique ou morale par leur savoir du système : « Toute réforme ou réforme sera toujours récupérée socialement, parce qu'elle est toujours déjà sociologiquement récupérable dans la logique de la domination en place. » Le maximum des gains possibles dans cette « arithmétique benjaminienne des plaisirs de radicalisme » serait évidemment, pour l'intellectuel que la condition des dominés empêche de s'endormir dans le pharisaïsme, de cumuler les satisfactions contraires des deux dénégations de l'*aléité* symbolique du monde de la misère : la générosité de l'intellectuel engagé aux côtés des humbles et des offensés comme la vanité narcissique du fin lettré (ou du grand savant) sont alors également satisfaites en imagination. On peut faire ce grand écart dans les mots, non dans l'action politique.

20. P. Bourdieu, *La Distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de Minuit, 1979.

58

J'ai donc pensé que c'était là ce que je décrirai. La première chose que je tiens à préciser est celle-ci : je ne suis pas un théoricien, loin de là. C'est pourtant ce que pense Jean-Claude, comme il vient de le répéter — ce qui est très généreux et un rien humoristique de sa part. En tous cas, je n'ai pas conscience d'être un théoricien.

Je parle toujours de choses concrètes, factuelles. Pour moi, ce sont ces choses-là qui déterminent le sens de nos vies, sinon je ne leur aurais pas consacré trente ans de travail. Trente ans ! C'est pourquoi, je me poserais d'abord cette question : « Pourquoi diable est-ce que j'écris comme ça ? Personne ne m'oblige à écrire ainsi ; je pourrais suivre le chemin le plus habituel. »

Lionel Trilling, brillant esprit aujourd'hui décédé, a dit là-dessus quelque chose de simple et d'important : « Il y a deux sortes d'écrivains : les écrivains centripètes et les écrivains centrifuges. » Un écrivain centripète, c'est Joyce, avant tout autre : le 16 juin 1904, à Dublin, Tolstoï, et Shakespeare, au contraire, sont des écrivains centrifuges. Le monde appartient aux écrivains centripètes. Les écrivains centripètes tournent sur leur axe. Il ne s'agit pas nécessairement de narcissisme, mais simplement de la façon dont ils sont faits. Je me rends compte maintenant que je suis incorrigiblement centripète. Je pivote autour de mon axe. Je reviens toujours au 33 *Newport Street*, à Leeds, et je sors du 33 *Newport Street*, et j'y retourne à nouveau.

Je me suis demandé pourquoi j'écrivais comme je le faisais, et maintenant je crois que je le sais. J'ai été orphelin à l'âge de sept ans. J'ai été élevé dans la maison de ma grand-mère. Là, il n'y

1. Journée pendant laquelle se déroule l'action de *Living*.

60

Chapitre 2

1. *Writing about People and Places* *Les mots, les gens, les lieux**

par Richard Hoggart

Je vous prie d'abord de m'excuser si je m'exprime en anglais : il m'est impossible de trouver en français les nuances que je souhaiterais. Jean-Claude Passeron m'en excusera aussi, qui vient d'essayer, en sens inverse, les deux exercices. Je veux ici le remercier à mon tour pour ses paroles aimables, et lui dire combien je suis honoré de son soutien. Je possède en lui le défenseur le plus énergique de mon travail en Europe. Mes compatriotes ont toujours été quelque peu mal à l'aise pour classer mon genre de travail. Merci donc, Jean-Claude, de m'avoir invité à Marseille, et merci pour ton soutien depuis tant d'années.

Le sujet dont j'ai choisi de parler a l'air simple, mais il est en réalité difficile. *Comment écrire sur les gens et les lieux ?* Quand j'ai été invité à Marseille, je connaissais les intérêts sociologiques de Jean-Claude pour la littérature, de même que la perception très particulière qu'il a de ce que j'essaye de faire dans mes livres.

* La traduction de cette conférence donnée en anglais par Richard Hoggart le 26 novembre 1994 à l'Institut méditerranéen de recherche et de création à Marseille, ainsi que les notes sont de Yann Tholomier, Jean-Claude Passeron a revu la traduction et les notes du traducteur.

59

avait pas d'argent et pas de livres, absolument aucun livre. C'était une maison extrêmement triste, où il y avait toujours des disputes, avec un oncle qui était presque toujours saoul, qui avait bon cœur, qui était bonne pâte, mais toujours saoul. Et une tante qui était terriblement renflée. Et une autre tante qui elle aussi avait bon cœur ; et la grand-mère qui avait quatre-vingts ans, gentille mais complètement dépassée par la vie.

Je faisais mes devoirs sur une petite table dans le living-room, si vivant ! Tous y discutaient et se battaient, et moi, je m'isolais et je commençais à faire mon chemin. Je suis allé au lycée, le seul garçon de ce district de trente mille personnes qui allait au lycée. Un district très pauvre. Pendant toute cette période, je vivais entre deux mondes, le monde de chez moi, où il y avait de l'affection et même de l'amour et beaucoup de haine, et le monde de l'école. C'est ainsi que plus tard je me suis rendu compte que mes images, lorsque j'écrivais, évoquaient souvent l'idée de grimper et de m'échapper.

C'est pourquoi, d'une part, j'éprouve le sentiment de m'être élevé dans la société et, de l'autre, quand je considère la société, j'ai toujours l'impression d'être suspendu en hauteur et de regarder le spectacle accroché à un lustre, à l'écart des autres. Je me souviens avec exactitude de la première fois où j'ai ressenti cette impression, à l'âge de sept ans. Des gens de la famille de ma mère sont arrivés après sa mort et ils disaient que mon frère, ma sœur et moi, nous devions aller dans un orphelinat. Mais, en Angleterre, la classe ouvrière n'envoie pas ses enfants à l'orphelinat ; elle les garde. Les gens de la famille de ma mère étaient des petits-bourgeois.

2. « Vivant » comme y insiste Hoggart par son soulignement de *living* dans *living-room*.

61

Ils disaient : « Les orphelins sont devenus très bien de nos jours. » Ce qui est complètement absurde, bien entendu. C'était la première fois de ma vie où je me souviens que quelqu'un parlait de moi, comme si je ne leur appartenais pas. J'ai eu le sentiment d'un bouleversement des relations. Une mère ne parle jamais de son enfant comme ça, ni les grands-parents, mais voilà quelqu'un qui parlait de moi comme si j'étais un objet extérieur. Tous les événements de mon enfance m'ont conduit à adopter cette attitude particulière, centripète, envers l'expérience.

La vie des quartiers pauvres était pénible, concentrée et dense. J'ai alors commencé à comprendre que chacun impose sa vision aux nres dans lesquelles il vit, que chacun s'approprie une ville différente. Ma ville s'appelait Leeds, mais il y a deux cents, peut-être deux cent mille Leeds. Pour chacun, Leeds est une ville différente. Cette forme particulière d'anthropologie de l'environnement — je pense qu'on peut l'appeler ainsi — est merveilleusement illustrée par l'écrivain américain Kevin Lynch, mort prématurément, que j'ai un peu connu. Il a écrit un livre magnifique sur les villes, la forme des grandes villes. Lynch décrit habilement la façon dont fonctionnent les villes. Dans mon dernier livre, qui est paru il y a deux mois, je décris la façon dont fonctionne une certaine ville anglaise, et comment fonctionne une certaine ville française, Romorantin-Lanthenay. Je l'ai découverte par hasard un jour où nous remontions le cours de la Loire. Cette ville est devenue pour moi du plus grand intérêt.

L'autre dédicé vint de la découverte que j'ai faite d'Erving Goffman, lui aussi Américain. Goffman propose des explications brillantes, tout particulièrement dans un livre consacré au langage comme geste (on pourrait aussi bien dire le geste comme langage

62

dit « objectifs ». Hormis ceux qui s'en tiennent à l'analyse quantitative, leurs travaux ne constituent pas une science. Théoriciens ou écrivains ont écrit des choses convaincantes sur la valeur de l'imitation par rapport à la valeur de l'analyse objective, ou par rapport aux sacrifices consentis pour atteindre une analyse objective.

Henry James, le grand romancier américain, me semble avoir raison sur ce point. Quelqu'un lui demandait : « Combien de recherches devez-vous faire avant d'écrire un roman ? » Le questionneur devait sans doute songer à Zola ou à Arnold Bennett. Henry James répondit : « En effet, il me faut faire un travail préalable. Si je voulais écrire au sujet de protestants français au début du XX^e siècle, j'aimerais qu'il me soit possible de monter un escalier dans un immeuble de Paris, de regarder par la fenêtre et de voir une famille française protestante en train de dîner. Cela me suffirait amplement. Je n'ai besoin de rien d'autre. » Flaubert a dit pratiquement la même chose. Mon poète préféré, Auden, auquel j'ai consacré un livre, écrivait : « L'œil objectif du témoin scientifique commettra nécessairement une erreur parce que les faits sont toujours trop nombreux ; on ne peut tous les dominer. L'œil impressionniste peut commettre une erreur, mais il peut aussi viser juste. » Ce débat rebondira toujours.

4. Dans sa *Correspondance* Flaubert demande sans cesse à ses correspondants de l'alimenter en informations factuelles sur le sujet qu'il veut traiter, mais bien sûr pour en user ensuite en toute liberté littéraire. À l'époque où il rédige *L'Éducation sentimentale*, il s'affaire à la recherche d'une documentation « scientifique » : « Comment, en juin 1848... allait-on de Paris à Fontainebleau ? Peut-être y avait-il quelque moyen de ligne déjà faite qui servait ? » (lettre à J. Duplan, 1865), ou bien, pour une « cocotte racontant son enfance », fille d'ouvriers à Lyon : « J'aurais besoin de détails sur un intérieur ouvrier. (1) Trace-moi en quelques lignes l'intérieur d'un ménage d'ouvriers lyonnais (4 questions); (2) Bref, je veux faire en quatre lignes un tableau d'intérieur ouvrier pour contraster avec un autre qui vient après, celui du dépeçage de notre héroïne dans un endroit luxueux » (à J. Duplan, 1868).

64

ge) Goffman est extrêmement drôle quand il décrit les publicités qui s'adressent aux femmes, parce qu'il sait ce que les gestes signifient : par exemple cette espèce bizarre de narcissisme qui hante les publicités pour femmes, dont elles sont complices. Voici donc deux influences, mais ce n'aurait pas été des influences si je n'avais pas été disposé à les accueillir comme telles.

Quand on commence à écrire dans cette veine, qu'on commence à écrire de la « sociologie autobiographique » ou, si vous préférez, dans un style autobiographique, on rencontre d'énormes difficultés. Le Dr Johnson, philosophe anglais, auteur d'un dictionnaire célèbre, dit qu'il est toujours délicat d'écrire sur soi-même, et particulièrement délicat de reconnaître ses faiblesses de caractère. Il faut pourtant avouer ses faiblesses de caractère, ou alors l'hypocrisie prend le dessus. Johnson disait : « Reconnaître ses faiblesses est une forme d'égoïsme. On révèle toutes les qualités admirables que l'on possède, et même tellement de qualités admirables qu'il nous est aussi permis d'admettre quelques faiblesses : votre panier est rempli de qualités admirables, vous pouvez donc admettre que vous avez aussi quelques défauts. » Voilà le grand obstacle à ce genre d'écriture, mais il faut bien s'en accommoder. Si quelqu'un désire vous interpréter de travers, il le fera de toutes manières, et peut-être délibérément avec méchanceté. Mais d'autres ne le feront pas.

La seconde difficulté est celle-ci : on écrit alors, dit-on, de façon « impressionniste ». Il n'y a pas de preuve objective de votre vérité. Comment savoir si ce que l'on écrit est vrai ? C'est impossible. Mais ce n'est pas davantage possible pour les sociologues

3. E. Goffman, *Interaction Ritual* (1959), trad. fr. *Les Rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974.

63

Le troisième problème est de parvenir à trouver quelque chose : un moment, un geste, un mot, qui soit représentatif sans pour autant être un cliché. « Représentatif » au sens de « typique » plus qu'au sens statistique, bien sûr. Le monde est plein de clichés. Le journalisme moderne vit de clichés. Mais un moment « représentatif » n'est pas un cliché. C'est quelque chose que personne d'autre n'a vu et qui vous fait dire, quand vous le remarquez : « Oui, c'est bien comme ça qu'il ou qu'elle fait cela », ou bien : « C'est justement la voix qu'ils utilisent, ce qui signifie que... » Voilà où on fait le grand saut, lorsqu'on essaie d'interpréter et de traduire le geste en question. Il arrive qu'on se trompe. Vos lecteurs s'écrieront peut-être : « Ça, je n'y crois pas. » Ou bien : « Magnifique, oui, c'est exactement cela. » Mais il se peut qu'eux aussi se trompent ; vous pouvez faire l'objet d'une conspiration sans le savoir. Cette distinction entre « représentativité » et cliché est difficile mais cruciale.

L'écriture autobiographique en Angleterre est devenue aujourd'hui de mauvaise qualité. Elle est sentimentale, mièvre (*corny*). C'est un mot américain, « *corny* », un joli mot pour dire la flatterie sentimentale, un mot un peu vieux jeu, très populaire. Les gens qui écrivent des livres dans ce style se font beaucoup d'argent, mais ils sont portés à l'indulgence envers eux-mêmes. Ils n'observent pas vraiment l'expérience, ils la considèrent à travers leur imagination, croient l'exploiter, la rendre plus romanesque alors même qu'ils multiplient les stéréotypes. C'est là un des travers les plus difficiles à éviter.

De nos jours, s'est ajoutée au problème du « comment dire », l'épreuve du « politiquement correct ». Je ne suis pas certain de l'emprise du « politiquement correct » dans la langue, en France. Aux États-Unis, elle est très forte. Et assez forte en Angleterre. Cette obsession procède d'une impulsion très intéressante, qui a son aspect positif sur

65

le terrain moral. Mais si vous écrivez un livre qui prend « l'humain » pour matériau, qui essaie d'être un livre sincère sur votre expérience, il faut être extrêmement prudent envers l'émphatisation du langage qu'encourage le souci de la « correction » éthico-politique.

Pendant la guerre, je me trouvais en Afrique du Nord, et on m'avait envoyé en mission spéciale, avec un chauffeur. À cinq heures du matin, nous retournions sur Souk-el-Alba par une affreuse route de haute montagne, détrempée, une route boueuse et glissante. Une voiture arriva à toute vitesse, et nous jeta pour ainsi dire hors de la route, dans un fossé. Le chauffeur et moi étions légèrement blessés. Nous avions quelques plaies, et nous saignions. Nous nous sommes mis à attendre du secours. Le premier véhicule qui se présenta était une jeep, conduite par deux soldats américains. Nous leur fîmes des signes pour leur indiquer que nous avions un problème : nous saignions du visage. La jeep se rapprocha de nous et fit un écart, un grand détour, pour nous éviter. Les deux hommes à l'intérieur étaient des Noirs, des soldats américains. C'est alors que mon chauffeur me dit (les chauffeurs sont toujours le mieux au fait des réalités bizarres de la vie) : « Ha ! ils sont en train de transporter de la drogue, c'est très courant sur cette route. Ils n'ont pas voulu s'arrêter, parce qu'ils auraient eu à faire un rapport sur cette affaire, et ils auraient eu des ennuis parce qu'on leur aurait demandé : "Qu'est-ce que vous foutiez sur la route à cinq heures du matin ?" »

L'histoire est curieuse et, comme la suite de l'histoire, absolument vraie. J'ai décrit cet incident dans *Life and Times*, et un lecteur⁵ du manuscrit m'a dit : « Vous ne pouvez pas dire que ces

5. Il s'agit de l'avis d'un des « lecteurs » professionnels de la maison d'édition. 66

portaient toujours des chapeaux « marron-nègre ». Un lecteur m'a dit : « Vous ne pouvez pas dire "marron-nègre" » — « Mais c'est pourtant comme ça qu'on les a appelés pendant des années. » Il m'a fallu trouver un compromis, et le texte du livre dit à présent : « le chapeau qu'on appelait à l'époque "marron-nègre" ».

J'ai décrit le personnel d'une pharmacie de la chaîne Boots. Les jeunes femmes de chez Boots ont toujours été appelées « les filles ». Un lecteur m'a dit : « Vous ne pouvez pas les appeler "des filles" » (*girls*) — « Pourquoi ? » — « Parce qu'elles ont plus de seize ans » — « Comment les désigner alors ? » — « Ce sont des jeunes dames (*ladies*), les jeunes dames de chez Boots. » Ce qui est étonnant c'est que, dans la vie de la classe ouvrière, des femmes qui ont parfois jusqu'à cinquante ans aiment à s'appeler entre elles « les filles ». Elles disent : « Allons au pub prendre un verre ? », etc. C'est là leur manière particulière de se taquiner : elles parlent d'elles-mêmes en disant « les filles ». Je ne me souviens plus comment j'ai modifié ce passage mais, plus tard, un journaliste local est allé chez Boots et a demandé à l'une des employées, à la caissière de la pharmacie, qui avait environ quarante-cinq ans : « Vous aimez-vous qu'on vous appelle une "fillette" ? » Elle a évidemment répondu : « Je serais ravie si l'occasion se présentait. » Ça ne les dérangeait pas. Elles ne prenaient pas ça au sérieux du tout.

Le pire, et le plus éprouvant pour moi, ça a été quand j'ai dû me rendre dans le grand hôpital de la région, qui s'appelle l'hôpital

8. Comme souvent, Hogart aime à décrire une différence de classe sociale dans sa forme la moins visible, ici au niveau d'un usage particulier du même langage (*girls* et *ladies*) : au niveau donc de la « parole » et non de l'idéologie ou de l'argot, porteurs de langues différentes de ceux de la langue standard : *girls* n'est pas « manna », « gonzesses », etc.

hommes étaient des Noirs. » Je lui demande : « Et pourquoi non ? » — « Eh bien, parce que ce serait insulter les Noirs » — « Mais c'est la vérité, c'était deux soldats noirs, ça fait partie de la trame de ce que j'écris. » À ma grande honte, j'ai fini par gommer le fait qu'ils étaient Noirs. Mais j'ai eu tort. J'aurais dû dire : « C'était bien des Noirs », et ajouter qu'il n'y a pas là le moindre racisme. C'était des soldats noirs. Ils auraient pu être jaunes ou blancs ou roses, mais ils étaient noirs. Ils étaient à leur place dans la culture des soldats américains noirs de l'époque.

Dans un livre ultérieur, je décrivais les habitudes des hommes d'affaires habitant ma ville. C'est une ville aisée, pleine d'hommes d'affaires qui sont passés par les écoles publiques anglaises (*public schools*) — ce qui signifie par des écoles privées bien entendu — qui participent intimement à la vie de l'Angleterre. La plupart d'entre eux ne lisent qu'un journal, le *Daily Telegraph*. Ils marchent sur le quai avec ce journal plié entre les mains. Le wagon des premières classes arrive chaque matin pour les emmener dans la *City*. Ce n'est pas le genre de personnes qu'on choisirait comme compagnons pour partir en vacances, parce qu'ils sont très conventionnels ; d'ailleurs très influents dans le domaine de l'austérité comme du chauvinisme. J'ai décrit leur façon particulière de parler et de marcher. Ils portent des chapeaux bien à eux comme le *trilby* ; ou parfois un chapeau noir qui s'appelle le *homburg*, et un autre d'une couleur toute particulière. Pendant longtemps, on a appelé cette couleur marron-nègre. C'est bien sûr une description « raciste », mais c'est ainsi qu'on l'a appelée : « marron-nègre ». Dans le livre donc, j'ai dit qu'ils

6. Le quartier des affaires, à Londres. 7. Respectivement chapeau mou et chapeau en feutre très souple. 67

Royal Sunney. Très moderne ; et comme tous les hôpitaux européens modernes, très fier de sa valeur. J'étais allé voir un chirurgien parce qu'un genou me causait du souci. Il me faisait très mal. J'ai rencontré un spécialiste et je lui ai demandé ce qu'on pouvait faire. Le spécialiste en question était un Indien de très haute caste, très guindé, qui a pris un air horriblement supérieur. Il m'a dit, pour se débarrasser de moi : « On ne peut rien y faire, continuez de prendre vos pilules. » Je lui dis : « Comment ça ? Vous êtes en train de me dire que je ne peux rien faire d'autre que prendre des pilules ? Si ça avait été un chirurgien anglais, il se serait aperçu plus vite que, bien que n'étant pas un personnage de maintien imposant, j'ai un certain contrôle de l'anglais qui indique que je suis un universitaire, ou quelque chose d'appréhensible. L'ordinateur interne d'un chirurgien anglais aurait pu l'avertir : « Attention, sois prudent, cet homme pourrait bien écrire une lettre quelque part pour se plaindre. » Mais l'Indien n'a pas compris cela, il lui était complètement impossible de m'entendre ; culturellement parlant, il ne pouvait pas entendre ma voix. Il m'a dit : « Vous comprenez bien l'anglais ? » Une remarque merveilleuse, à laquelle j'ai répondu de ma plus belle voix de professeur : « Il me semble, oui. » Même les chirurgiens anglais snobs savent à présent qu'il n'y a pas à vent pas prendre les gens de trop haut⁹. Ils font plutôt dans l'excès contraire et disent : « Ça ne va pas bien, Jean-Claude, ou Richard ? » Le chirurgien indien ne pouvait pas m'entendre. J'étais un client remboursé par la sécurité sociale¹⁰ et il était, lui, un être infiniment supérieur à moi parce qu'il était d'une haute caste. Ce fut une riche expérience des relations entre cultures. Des « lecteurs » là-aussi m'ont dit : « Vous ne pouvez pas dire cela. » J'ai répondu : « Il est hors

9. Laisser voir leur « paternalisme » (*patronize*).

10. Le système anglais de sécurité sociale se caractérise par un service de santé entièrement gratuit (payé sur le budget de l'État) et le corps médical préféré en conséquence les clients dotés d'une assurance privée, qui paient pour leur consultation.

de question que j'y change un seul mot. » Finalement, ils ont dit : « Bon, d'accord. » Et c'est resté dans mon livre. Un médecin de la région m'a écrit la semaine dernière pour me dire : « Quel beau passage vous avez écrit sur le personnel du grand hôpital. » J'ai donc au moins un supporter parmi les médecins de la région. Je trouve fascinant d'être impliqué dans de telles interactions.

Une autre révélation importante que m'a procurée l'écriture autobiographique est celle-ci : on se découvre soi-même. On ne peut pas savoir ce qu'on veut dire avant d'avoir commencé à l'écrire. C'est comme si vous vous mettiez un robinet dans le cerveau et que vous l'ouvriez pour vider l'arrière de la tête et que la substance surgisse toute seule. Des choses dont vous ne vous étiez jamais douté. Très souvent, ça ne fait pas plaisir. On s'aperçoit qu'on n'est pas quelqu'un d'aussi sympathique qu'on souhaite le paraître aux yeux des autres. On découvre où sont les points forts, et aussi où sont les points faibles.

Par exemple, j'ai découvert que j'avais l'ouïe très mauvaise, vraiment très mauvaise. C'est une des raisons pour lesquelles je parle si mal français. Je parle français comme un homme du Yorkshire. Je n'ai guère d'oreille, mais j'ai un bon œil, et par-dessus tout un bon odorat. Je ne savais pas, avant de me mettre à écrire, que l'odorat était mon sens le plus développé. J'ai le nez; dès que je me mets à écrire j'identifie les gens et les lieux par leur odeur¹¹. George

11. Odeurs toujours caractéristiques d'un moment de la vie sociale chez Hoggar : à tour de rôle dans les cabineaux, mêlée à l'odeur du *toast-beef* et odeurs de fleurs qui ornent les cinéastes les dimanches après-midi, odeurs du samedi soir « bible-et-cigarettes » pour les hommes; « poudre-de-tiz et crème bon marché » des sensu ahées s'apprêtant à sortir, etc. (*La Culture du pauvre*, trad., p. 73, 106, 112, 134, *op. cit.*; réf. *supra* p. 8). La frontière de classe est humée par le narrateur à travers l'opposition entre les parfums « bon marché » de son voisinage et « l'odeur des femmes du beau monde.

Orwell était comme ça. Il pouvait se promener dans un quartier ouvrier, humer l'air, et aussitôt il commençait à voir ce dont il allait parler. Je pense aussi à ce passage du *Roi Lear* où Gloucester, qu'on a rendu aveugle, ne peut trouver son chemin, et où on lui dit brutalement d'aller « sentir son chemin jusqu'à Douvres ». Si vous me demandez quelles étaient les odeurs caractéristiques de la vie ouvrière, juste avant la guerre, en Angleterre, la réponse est facile : Woodbines. C'était une marque de cigarettes, l'équivalent des Gauloises, la cigarette de l'ouvrier. Et aussi, l'odeur de la bière éventée, de la bière anglaise tiède qui a attendu : c'est une odeur très particulière. Et après, l'urine, la pisse; les hommes boivent de la bière, vont derrière le pub, et pissent contre le mur de dehors; vous rencontrez l'odeur des cigarettes, de l'urine et de la bière éventée un peu partout. Si on pouvait mettre tout ça dans une bouteille, on aurait la vie ouvrière dans les années trente, le samedi soir en Angleterre.

Aujourd'hui, dans la ville où j'habite et qui se trouve à la campagne, deux odeurs m'entourent. Quand on revient le samedi, après avoir emmené ses amis visiter les lieux où Jane Austen a écrit ses romans, à une quinzaine de kilomètres de la ville, votre nez est soudain assailli par l'odeur du feu de bois. Et aussi par l'odeur de l'épandage, propre à la campagne. L'épandage, c'est de l'excrément de porc, qu'on met dans un grand bac pour en faire du fumier. C'est une odeur très parfumée, extraordinairement parfumée. Pour des soldats élevés à la campagne, cette odeur leur dit immédiatement : « Te voilà à la maison. »

¹¹ «minces et jolies», avec un accent de *public-school* qui donne les pourboires aux garçons pauvres "comme à des coolies"». (*33 Newport Street*, trad., p. 217, *op. cit.*; réf. *supra* p. 8).

Un intellectuel issu des milieux populaires, Hoggart vu par Passeron

Richard Hoggart en France, textes rassemblés par J.-C. Passeron, Paris, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges-Pompidou, 1999, dans le bulletin Opus, n° 4, 2000 (publication du GDR OPUS/CNRS n° 1958

S'il est des ouvrages sociologiques qu'on lit « professionnellement », crayon à la main et en diagonale, il en est d'autres comme *La Culture du pauvre* ou *33 Newport Street*¹ de Richard Hoggart avec lesquels, dès les premières lignes, on oublie son stylo et, comme dans un roman, on plonge dans l'histoire. A la différence que Hoggart n'invente pas ses histoires, mais parle de lui, de sa vie, de celles de ses contemporains, avec le souci constant - parce qu'il vient de ce milieu-là - de parler des classes populaires sans commisération, ni misérabilisme. Le recueil d'articles publié récemment à l'initiative de Jean-Claude Passeron, *Richard Hoggart en France*², notamment à travers les actes inédits d'un colloque qui s'est tenu en 1994 à Marseille, nous permet de comprendre « l'homme social qui se cache derrière le locuteur » (Revel, p. 16) et sa conception de la sociologie : une « ethnographie compréhensive du quotidien » (Revel, p. 12), où l'« intrication du psychologique et du social » (Grignon, p. 190) fait l'objet d'une attention constante ; une sociologie qui cherche « à déceler et à faire éclater l'ethnocentrisme intellectuel » (Passeron, p. 175-176). Comme Erwin Goffman, qu'il cite parmi les auteurs qui l'ont influencé, Hoggart s'intéresse à la vie quotidienne, aux choses concrètes et factuelles, aux détails et aux anecdotes, qui lui permettent de comprendre la vie des gens ordinaires. Il n'a pas « le goût des "grands" problèmes », qui « transforme le penseur en cosmonaute » (Passeron, p. 31). Pour lui, « quand on écrit sur les gens et les lieux, il faut contempler ce matériel en toute honnêteté, être disponible à son sens singulier, se débarrasser des clichés, rechercher le trait "représentatif" et le caresser comme un animal » et, « si on a de la chance, quelque chose va apparaître qui viendra vous manger dans la main » (p. 82).

Enquête, numéro 8 Varia, Portrait de Richard Hoggart en sociologue, Jean-Claude Passeron

Le paradoxe-Hoggart – *Peut-on parler d'une position originale de cet auteur entre littérature et sociologie ?*

- À la fin des années 50, nous ne devons pas être nombreux en France à nous être entichés de *The Uses of Literacy*, ce texte lisse et sans éclats de plume, concret et exhaustif, juste et informé, romanesque si l'on veut, mais par le seul souci du détail et de la nuance inlassablement poursuivis, émouvant sans aucune sensiblerie, décrivant chaleureusement mais sans lyrisme ni moralisme les valeurs, muettes ou

parlantes, qui font le sens d'une culture populaire de banlieue industrielle anglaise, à la manière dont les ethnologues décrivent la cohérence de n'importe quelle autre culture étrangère à nos habitudes mentales et affectives ; ce livre dépourvu de presque tous les signes extérieurs d'appartenance aux sciences sociales et qui, pourtant, nous semblait d'une bien meilleure sociologie des classes populaires que tout ce que nous pouvions lire dans les arides sociographies des spécialistes du chiffre ou les froides divagations idéologiques d'intellectuels « engagés ». L'éditeur français, pourtant excellent pronostiqueur des succès de la librairie parisienne, résistait. Sans doute voyait-il trop clairement qu'il ne s'agissait là ni de littérature d'avant-garde ni d'un pamphlet politique ni de sciences humaines estampillées au sceau d'une affiliation célébrée par la critique. Pierre Bourdieu qui dirigeait la collection du « Sens commun » a tenu bon ; la traduction – difficile sur un texte riche en tournures familières et en détails d'une vie quotidienne exotiquement britannique en sa banalité même – était terminée (et déjà payée, ce qui est un fort argument auprès d'un éditeur). Le livre s'est fait. Contre toute attente il a été lu et a eu quelque influence en France, si j'en juge par les citations qu'en font les sociologues. Cela fait donc longtemps que je me pose la question : « Mais sur quel pied dois-je danser quand j'admire l'écriture de Richard Hoggart ? » Ce diable d'auteur me prend à contre-pied, tout en me faisant valser à son rythme. J'aime – je crois – les émotions *en abysme* liées à la lecture littéraire. J'aime aussi les satisfactions simples et fortes de l'analyse sociologique – puisque j'en lis beaucoup et la pratique un peu. Mais les deux séparément, ayant, en la matière, une longue expérience de mes agacements de lecteur frustré simultanément du plaisir littéraire et de celui de la connaissance scientifique en tant d'ouvrages dont les titres – ou les « quatrièmes de couverture » – me promettaient les deux : ces doubles jeux n'ont souvent d'autre effet, et peut-être d'autre cause, que d'autoriser l'auteur à la double facilité de se dispenser du labeur de la recherche comme des risques de l'écriture en l'incitant à se défausser alternativement de chacune des deux exigences sur l'exigence alternative ; le lecteur, lui, y perd à tous coups son temps et sur les deux tableaux, s'il s'est laissé allécher par la prime publicitaire qui va à l'amalgame vite troussé que j'appelle « essayisme ». Le vrai « essai » est tout autre chose lorsqu'il ne se réduit pas à de la vulgarisation bien faite et parvient à associer la documentation pertinente et l'invention conceptuelle à la vivacité persuasive du style ; mais peut-on encore en écrire d'honnêtes depuis que les sciences sociales ont dû renoncer, en aiguisant la pointe de leurs méthodes et en alourdissant le poids de leurs *corpus*, à la légèreté d'exposition qui, au XVIII^e siècle, seyait encore à toutes les sciences ? Récemment, essayant de distinguer, dans « L'illusion romanesque », entre le ressort littéraire des « effets de réel », tels que les produit le roman classique, et les « effets de connaissance », tels que les produit une méthodologie sociologique, je concluais que « le romancier inchoatif menace le

sociologue plus que le sociologue préalable ne menace le romancier : on a souvent vu faire de la bonne littérature avec de la mauvaise sociologie, parfois même avec de la bonne, jamais de la bonne sociologie avec de la littérature, bonne ou mauvaise ». Et à lire aujourd'hui tant d'ouvrages qui ne feignent de pratiquer l'un des deux genres que pour se dispenser des tâches ou des difficultés de l'autre, j'en reste persuadé. Voyez combien, déjà, devenaient ennuyeux Balzac, Hugo ou Zola, quelle rupture du « pacte romanesque » produisaient, dans la littérature réaliste, les romanciers ratiocinateurs ou moralisateurs quand, intervenant directement dans le roman comme conférenciers, scholastes, guides, tuteurs ou prophètes, ils se faisaient historiens ou sociologues du contexte de leur intrigue. Mais, indiscutablement, Hoggart échappe au champ d'application de la deuxième partie de ma phrase. Pourquoi et comment ? Je ne suis pas le seul à le trouver excellent sociologue. Et à trouver d'excellente méthode – non pas seulement dans l'exposition des faits mais aussi dans le travail de l'interprétation – ce style et ce ton de simplicité descriptive, qui n'appartiennent qu'à lui, le distinguant même, malgré la ressemblance des objets, des autres sociologues ou anthropologues anglo-saxons de la vie populaire, pourtant plus *matter-of-fact* que leurs homologues continentaux dont la phrase est vite enflée ou gauchie par l'humeur politique, dès qu'il y va du « peuple », de ses faiblesses ou de ses vertus, de ses passions ou de ses indifférences. La sociologie hoggartienne se reconnaît d'abord à sa manière de maintenir à distance les outils habituels de la distanciation scientifique comme les mots accoutumés qui font la pesanteur sociologique ou l'exotisme ethnologique des livres trop savants, tant en leurs labyrinthes empiriques (statistiques ou ethnographiques) qu'en leurs appareils théoriques (destructeurs, même quand ils semblent nécessaires, de toute légèreté de style). Chez Hoggart pas d'artillerie lourde, pas de technologie dissuasive, de polémique rituelle avec les confrères ou les ancêtres, de notes de bas de page jusqu'à plus soif. *On dirait de la littérature*, et de la bonne – en entendant par là du texte « lisible », doté d'harmoniques et d'échos qui « épaississent » la certitude de « comprendre » en même temps que le plaisir de « ressentir » par procuration ou fiction – *mais ce n'est pas de la littérature*, si l'on entend caractériser par ce mot un projet d'écriture qui serait à lui-même sa fin expressive, indépendamment de toute fonction « référentielle » ou argumentative : cette légèreté dans l'enchaînement narratif de la remémoration, cette richesse subtile dans l'interprétation des significations culturelles ne sont utilisées qu'à investir, qu'à servir, qu'à faire comprendre sociologiquement l'objet, un objet rebelle – la culture populaire – qui se dérobe ou se volatilise si facilement sous d'autres scalpels ; ou qui se fait grimace et caricature dans les tableaux dressés par d'autres explorateurs pour les besoins d'une « bonne cause », intellectuelle ou politique, parfois aussi pour les besoins plus crus d'un appareil ou d'une corporation avides d'annexer ou d'enrôler des fidèles. Ce qu'il y a de « littéraire » dans l'écriture

¹ Paris, Minuit, 1970 et Paris, Gallimard/Le Seuil, 1991.

² Paris, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, 1999.

d'Hoggart n'altère jamais le prosaïsme et la clarté qu'exige le contrôle de la « véridicité » des assertions, but laborieux de toute analyse sociologique qui se réclame d'une méthode scientifique. Si « l'invitation au sabbat littéraire est un appel qui se fait entendre au plus intime de l'interprétation sociologique, dans l'insatisfaction même de son travail amer de production des connaissances » (je l'ai écrit ailleurs, pour faire remarquer que les plus arides des sociologues n'étaient pas exempts de toute faiblesse à l'égard des facilités de « l'illusion romanesque »), Hoggart ne cède jamais à l'utopie du « réalisme littéraire », c'est-à-dire à la tentation toujours renaissante d'un « art scientifique », lequel – en dépit de la revendication de tant de romanciers qui se sont voulus les « peintres » de leur société – dénature inévitablement le projet de connaissance sociologique puisqu'il doit, sans le dire, subordonner ce projet à la recherche d'un effet proprement littéraire, c'est-à-dire à la création d'un émoi inconscient de ses attendus. En sa forme pleinement romanesque le réalisme littéraire se donne en effet une pleine liberté de manœuvre dans son usage de « l'illusion référentielle », encaissant à tous coups les dividendes d'une « représentativité » sociale acquise d'avance par un texte qui peut toujours compter sur la sociologie spontanée du

lecteur pour lester ses « effets de réel » : c'est même dans cette *croiance* du lecteur en la vérité de la fable comme fable que réside la définition de l'effet proprement littéraire, lorsqu'il est obtenu dans le cadre d'une littérature référentielle. Serait-ce alors que, chez Hoggart, les procédés de la description littéraire se verraient au contraire instrumentalisés au service d'une sociologie retorse, d'abord soucieuse de servir les effets de connaissance qu'elle a construits préalablement et qu'elle voudrait imposer au lecteur dans un deuxième temps ? Hoggart serait-il un virtuose du *marketing* littéraire mis au service de l'analyse sociologique ? Aurait-il sélectionné par souci tactique les procédures d'écriture les plus capables de forcer l'écoute par leur seule vertu suggestive ? S'agirait-il d'un tour de main d'écrivain formé aux bons auteurs – il en cite beaucoup – qui sait la supériorité de la touche légère et du parler droit sur la surcharge ou l'embrouillamini quand il s'agit de ne pas perdre son lecteur en chemin, quitte à effacer derrière lui toute trace de ses techniques de recherche et de preuve ? Ce n'est pas encore cela. *Hoggart n'est ni un littérateur flaubertien ni un sociologue masqué*. Son registre d'expression est d'emblée celui de la communication littéraire, mais « l'imagination sociologique » (au sens

de Wright Mills) est tout aussi directement à l'œuvre dans la construction du monde qui offre la densité de ses faits et de ses événements au romanesque hoggartien : comment un tel romanesque réussirait-il sinon à être si souvent à la fois prosaïque et poétique ? Qu'elles portent sur des émotions, des actions ou des catégories mentales, ses analyses documentées, ses observations de longue haleine ont le phrasé de la parole bien écrite mais aussi le nerf de la phrase bien pesée en ses mots et bien pensée en sa méthode. Hoggart écrit comme il réfléchit ; il réfléchit en racontant ; il raconte en décrivant. C'est un maître de la *description argumentée*. Mais, disant cela, on n'a pas dénoué le paradoxe : la « description » appartient à la littérature comme aux sciences sociales ; simplement, les deux projets descriptifs n'ont ni la même forme expressive ni les mêmes fonctions cognitives. Chez Hoggart l'alliance réussie des deux mouvements de la description, la simultanéité de leurs effets, renforcent leur pouvoir spécifique de communication, au lieu de les annuler ou de les abâtardir par le mélange. À défaut d'en donner la formule, convenons que c'est une réussite assez rare et, pour ce qui nous occupe, une réussite sociologique.

La subjectivité en question, Alfred Schütz

Recensé : Alfred Schütz, *Essais sur le monde ordinaire*, préface et traduction de Thierry Blin, Paris, éditions Le Félin, 2007, 202 p., 8,90 euros.

Le travail effectué par Alfred Schütz est de ceux qui déconcertent, déstabilisent et dérangeant. Non qu'il soit radical, non que son ton soit polémique – bien au contraire. C'est plutôt par la position et l'attitude qu'il adopta et par l'exigence à laquelle il répondit qu'il s'est exposé autant à une critique hautaine qu'à une ignorance volontaire. Autant de manières d'éviter les questions soulevées par ce phénoménologue qui ne se laissa pas diriger par les frontières disciplinaires et osa parler d'une « sociologie philosophique ». C'est son attitude phénoménologique qui lui permit de traiter du monde social dans toute son épaisseur, comme dans ces *Essais sur le monde ordinaire*.

La vie sociale, mélange d'objectivité et de subjectivité

Selon Schütz, le sens de notre expérience du monde social change selon le niveau du monde (ou point de vue) où nous nous plaçons. Chaque niveau est doublement défini : d'abord, par les présuppositions qui lui appartiennent et, ensuite, par les présupposés des autres niveaux, auxquels il est lié et qu'il remet en question. Dans notre vie quotidienne, qui sert de référence à tous les autres niveaux, nous trouvons le monde social déjà fait et organisé autour de nous. Dans la mesure où nous y agissons, nous ne l'interrogeons pas : c'est là l'attitude naturelle. Avec l'action en vue, nous y évoluons selon notre intérêt pratique, qui construit notre perspective quotidienne sur le monde social. Nous visons l'approximation, le vraisemblable, une connaissance qui ne sera valide que pour nous-mêmes.

Au contraire de l'acte terminé qui en est l'aboutissement observable, l'action est un processus de conduites intentionnelles qui tente de réaliser un projet sur lequel donc elle se fonde. À cette distinction entre action et acte répond celle entre, d'une part, les motifs « en-vue-de », références au futur qui nous font décider de lancer un processus en agissant en vue d'un acte projeté et, d'autre part, les motifs « parce-que » qui sont une référence à nos expériences passées et à ce qui nous détermine à agir. Parce que nous vivons dans le processus qui est l'action et que nous l'ajustons selon notre intention de réaliser un certain état des choses, nous seuls en connaissons le sens. Et de ce que l'action se termine, ou du moins que des phases du processus passent, se sédimentent et s'ajoutent aux autres actes, nous pouvons revenir sur elles et devenir observateurs de notre propre personne.

Selon cette même distinction, une première série d'expériences constituent le monde comme allant de soi : elles ont résisté à l'épreuve du temps et sont des opinions, croyances et hypothèses au sujet du monde. Nous les savons partagées par les autres et nous les acceptons comme données et confirmées, sans les questionner. Ces expériences sont prises pour typiques, elles renvoient à un horizon d'expériences similaires et leur donnent un sens, elles permettent toute compréhension. Une seconde série d'expériences correspondent à la situation biographiquement déterminée – c'est-à-dire l'histoire sédimentée de nos

expériences subjectives préalables, ce qui compose notre intention en ce moment. Ce sont les expériences qui nous sont uniques, ce sont celles que nous maîtrisons autant que la conscience de ce qui nous est imposé et hors de notre contrôle. Elles donnent un sens en retour aux expériences qui structurent le monde et le font aller de soi – mais elles nous séparent aussi des autres.

La structure de l'action sociale

L'action émerge d'une expérience de délibération, où un choix s'opère à partir du monde pris pour allant de soi, qui est le cadre général des possibilités et au sein duquel nous opérons une sélection en réponse à notre situation subjective. Délibérer, c'est projeter l'action. En la comparant avec d'autres actions du même type déjà accomplies, nous pouvons dire que, si nous l'avions entreprise par le passé, elle aurait été réalisée avec succès – et nous suivons un chemin similaire. Nous anticipons de la sorte ses résultats, imaginativement, en traçant des voies incomplètes au-delà de la bifurcation que nous plaçons devant nous, en faisant presque coexister les projets qui attendent de ne plus être imaginés, mais motivés. Tant que nous agissons, nous réorientons constamment l'action et nous ne choisissons donc jamais l'acte final dès le départ.

Ce n'est que rétrospectivement, devant les actes accomplis, que nous pouvons voir les possibilités problématiques auxquelles nous avons été confrontés et où est réalisé un choix entre diverses voies possibles. Ce qui rend les possibilités problématiques, c'est leur relation « à un système préalablement choisi de projets connectés d'un ordre supérieur. » (p. 108) Les choix de notre vie quotidienne sont placés sur des plans d'intérêts particuliers, qui renvoient à des plans plus généraux, et ainsi de suite jusqu'au « plan de vie » qui est le plus universel et qui détermine tous les autres. Ce sont ce plan de vie et notre situation biographiquement déterminée qui donnent leur poids aux possibilités. Vivre à la fois sur plusieurs niveaux du monde social signifie, pour prendre un exemple, que les intérêts de notre vie en tant que chercheurs peuvent entrer en conflit avec ceux de notre vie familiale. Pourtant, nous ne pouvons voir ce poids qu'après coup ; il appartient aux motifs parce-que et au retour sur l'action. Sur le coup, l'action est référence à deux idéalités : celle de l'« et ainsi de suite », où ce qui est valide jusqu'à présent ne pourra que l'être encore à l'avenir ; et celle du « je peux le refaire », où il y a anticipation de la possibilité d'agir avec succès en suivant l'exemple des actes passés. L'action à accomplir est ainsi moins problématique qu'on pourrait le croire à premier abord. Toutefois, ce que nous prenons pour allant de soi peut être mis en question en se révélant incompréhensible, douteux, irréalisable... et deviendra alors un problème à formuler, analyser et résoudre. Notre groupe, par la culture, détermine ce qui est incontestable, ce qui peut devenir questionnable, ce qui vaut la peine d'être questionné et ce qui est un problème résolu. C'est que la plus grande part de notre connaissance n'est pas individuelle, mais dérivée socialement, faite de recettes pour résoudre des problèmes compris selon leur type – et

acceptée comme valide et testée. Elle permet la compréhension mutuelle et l'accord.

L'action se décide non tant par une série de choix posés d'avance, que par une sélection parmi les éléments du monde et de notre stock de connaissance. Certains éléments seront pertinents pour définir notre situation, afin que nous y fassions face et que nous y agissions : ils seront notre motivation. Toutefois, si la situation est partiellement ou entièrement nouvelle, si elle n'est pas typique, ils ne suffiront pas à la définir et à nous permettre d'agir. Ces éléments motivationnels, de ce qu'ils demandent un approfondissement de nos connaissances, formeront dès lors l'horizon thématique où nous trouverons des éléments sur lesquels nous appuyer. Ceux-là devront être élevés à une plus grande familiarité et connectés entre eux autrement, à partir d'autres éléments encore, qui serviront de base à l'interprétation de ces derniers. L'horizon motivationnel déterminera aussi ce qui sera une solution satisfaisante. Une fois que la situation sera définie, elle deviendra un nouveau type. C'est ainsi que « toute typification est relative à un problème quelconque » (p. 130), qu'elle soit nouvelle ou qu'elle soit sédimentée et disponible.

Le niveau sociologique

Il reste encore à savoir comment nous pouvons comprendre notre semblable. Le dernier texte du volume, « Don Quichotte et le problème de la réalité », aborde le problème des divers sous-univers de sens qui émergent de nos attitudes à l'égard du monde de la vie. C'est celui-ci qui les fonde tous et qui fait leur réalité, qui en est le critère. Ainsi, parce que Don Quichotte prend un autre sous-univers que celui de la vie quotidienne comme référence, il ne peut distinguer la réalité de son monde imaginaire de celle des autres, que ce soit le monde du théâtre, de la science, ou du sens commun. Et puisqu'il cherche à préserver son propre univers et que les autres ne le prennent pas pour la réalité, aucune véritable relation sociale n'est possible avec lui.

La question de notre compréhension d'autrui peut être formulée d'une autre manière, en nous demandant comment le sociologue peut se référer au même monde social que l'acteur, au-delà de leurs situations biographiquement déterminées. Ce « problème d'autrui » est l'un des problèmes principaux de la phénoménologie ; dans le cas de Schütz, il émerge de la différence des situations biographiques, qui rend la compréhension plus ou moins difficile selon la proximité culturelle des individus – et sa solution passera par un retour au monde de la vie. Pourtant, ce problème se trouve déjà dans la vie quotidienne, où nous n'avons accès qu'aux actes d'autrui et jamais à leurs actions comme processus. Mais tandis que dans la vie quotidienne l'acteur se considère comme le centre du monde, le sociologue au contraire porte sur le monde un regard détaché et place quelqu'un d'autre au centre du monde pour voir le sens de ses actions. Il reprend par là systématiquement la position de l'observateur disponible à tous et la radicalise. L'entreprise de recherche sociologique ajoute ainsi un niveau de sens au monde social, sans que le chercheur en soit retiré.

Le problème demeure donc de rejoindre les autres, mais il est compliqué et redéfini par les modifications au sens du monde qu'apportent ses problèmes théoriques : ses problèmes ne sont pas ceux des acteurs. Le chercheur reprend le mouvement de typification déjà présent dans la vie quotidienne, mais il remplace les acteurs par des idéaux-types, des marionnettes qu'il construit et manipule, et qu'il place au centre du monde. Ces idéaux-types personnels sont limités à un seul rôle type : étranger, musicien, ou savant, par exemple. Mais ces marionnettes n'ont pas de monde, elles ne peuvent passer d'un niveau à l'autre, puisqu'elles ne sont qu'un rôle. Ainsi, passer d'un idéaltype à un autre revient à construire un nouvel idéaltype et change l'ensemble du regard posé sur le monde social. Puisque leur perspective est celle du chercheur qui règle leur destinée et décide du travail limité qu'elles accompliront, elles n'obéissent donc pas à l'intérêt pratique qui règle la vie quotidienne, mais au problème examiné par le chercheur.

Ici comme dans la vie quotidienne donc, la typification répond toujours à un problème ; changer de problème, de « niveau », fera émerger de nouveaux faits et en fera disparaître d'autres. Le chercheur doit être conscient de la différence entre l'action humaine et la compréhension qu'il peut en avoir comme observateur, ainsi que du danger d'adopter un point de vue seulement objectif, qui le coupe du monde humain. Construire de tels idéaux-types est la seule manière pour lui de revenir à l'acteur et d'adapter la recherche à l'activité humaine.

Possibilité d'une approche phénoménologique du monde social

Un travail sur ces différentes notions s'impose de ce que les textes choisis pour ce volume posent le problème de son unité – s'agissant d'articles pris hors de toute considération de l'évolution de la pensée de Schütz [1]. Le titre du volume les réunit par ailleurs sous le concept de « monde ordinaire », absent de sa pensée comme de celles de Husserl ou Weber, dont il s'est tant inspiré. Ce concept appartient à un courant plus récent de la sociologie française et présuppose des distinctions étrangères à la sociologie phénoménologique. Dans ce titre au contraire, elle semble faire référence à la notion de *Lebenswelt*, habituellement traduite par « monde de la vie » et qui est le thème de Schütz dans ces textes, comme nous avons voulu le montrer.

Malheureusement, la préface ne répond pas à ces problèmes. T. Blin y présente bien la biographie de Schütz, son rapport à Weber et à Husserl, ainsi que les grandes lignes de ses analyses. Toutefois, il fait jouer contre Schütz un aspect de sa pensée, qui sert dès lors à critiquer des pans entiers de son travail : « un *souci d'empiricité et de scientificité* est revendiqué par opposition à une métaphysique inavouée introduisant subrepticement un système d'arrière-mondes. » (p. 23)

Suivant ce mouvement, la plus grande partie de la préface consiste en une charge contre la phénoménologie. Schütz n'arriverait pas plus que les autres phénoménologues à penser la société même, à en croire la conclusion. Par la construction d'une subjectivité scientifique (ni

nécessaire, ni souhaitable), il aurait remplacé la sociologie par une « psychologie sociocognitive pour laquelle la *compréhension du social* n'est autre qu'une restitution des structures d'essence de la relation d'un sujet (point zéro de l'analyse) avec le monde. » (p. 25)

Or, dans ses descriptions de la vie sociale et de son observation comme reprise d'un mouvement de retour sur soi qui y est déjà présent, il s'agit bien de sociologie. Pour Schütz, la sociologie peut conserver sa référence au monde de la vie en expliquant subjectivement et objectivement les faits sociaux par l'action, et en s'assurant que les types qu'elle construit soient aussi compréhensibles pour l'acteur et pour son semblable ; cet universalisme la distingue de la connaissance pratique. Elle sera rigoureuse tant que ses principes théoriques seront rationnels, tant qu'elle ajoutera la connaissance scientifique et les choix éclairés à ceux, pratiques, des acteurs. Une telle phénoménologie constitutive de la vie sociale décrira la structure du monde de la vie pour nous qui en faisons l'expérience au sein de l'attitude naturelle avec nos semblables et au sein d'institutions sociales qui ne relèvent pas de nous. La possibilité d'une telle « sociologie philosophique » (p. 137), phénoménologique, qui ouvre à la compréhension de la communication humaine à partir de la similarité de nos structures motivationnelles, thématiques ou interprétatives et de leur modification par nos contacts avec les autres doit, encore aujourd'hui, être défendue.

par [Jérôme Melançon](#) [20-03-2008]

La Misère du monde, Pierre Bourdieu

Holisme et individualisme méthodologiques

La situation d'enquête, notamment l'entretien, qui met en relation un chercheur et ses questions avec une personne (l'enquêté) dans les réponses de laquelle des informations sont recherchées, produit sur cette personne des effets artificiels empêchant l'objectivité et la représentativité de ces informations. Il s'agit alors pour le chercheur, par son savoir sur la personne interrogée comme sur les effets de la situation d'enquête, d'adapter au mieux celle-ci afin de la rendre la plus facile et la plus sensée pour la personne interrogée. C'est ce que propose le sociologue français Pierre Bourdieu dans le texte suivant.

Bernard Dantier

Extrait

Pierre BOURDIEU, (sous la direction de), *La misère du monde*, Paris, Seuil – Collection Point, 1993.

Si la relation d'enquête se distingue de la plupart des échanges de l'existence ordinaire en ce qu'elle se donne des fins de pure connaissance, elle reste, quoi qu'on fasse, une *relation sociale* qui exerce des effets (variables selon les différents paramètres qui peuvent l'affecter) sur les résultats obtenus. Sans doute l'interrogation scientifique exclut-elle par définition l'intention d'exercer une forme quelconque de violence symbolique capable d'affecter les réponses; il reste qu'on ne peut pas se fier, en ces matières, à la seule bonne volonté, parce que toutes sortes de distorsions sont inscrites dans la structure même de la relation d'enquête. Ces distorsions, il s'agit de les connaître et de les maîtriser; et cela dans l'accomplissement même d'une pratique qui peut être réfléchie et méthodique, sans être l'application d'une méthode ou la mise en œuvre d'une réflexion théorique.

Seule la réflexivité, qui est synonyme de méthode, mais une *réflexivité réflexe*, fondée sur un « métier », un « œil » sociologique, permet de percevoir et de contrôler *sur-le-champ*, dans la conduite même de l'entretien, les effets de la structure sociale dans laquelle il s'accomplit. Comment prétendre faire la science des présupposés, sans travailler à se donner une science de ses propres présupposés ? Notamment en s'efforçant de faire un usage réflexif des acquis de la science sociale pour contrôler les effets de l'enquête elle-même et

s'engager dans l'interrogation en maîtrisant les effets inévitables de l'interrogation.

Le rêve positiviste d'une parfaite innocence épistémologique masque en effet que la différence n'est pas entre la science qui opère une construction et celle qui ne le fait pas, mais entre celle qui le fait sans le savoir et celle qui, le sachant, s'efforce de connaître et de maîtriser aussi complètement que possible ses actes, inévitables, de construction et les effets qu'ils produisent tout aussi inévitablement. Essayer de savoir ce que l'on fait, lorsqu'on instaure une relation d'entretien, c'est d'abord tenter de connaître les effets que l'on peut produire sans le savoir par cette sorte *d'intrusion* toujours un peu arbitraire qui est au principe de l'échange (notamment par la manière de se présenter et de présenter l'enquête, par les encouragements accordés ou refusés, etc.); c'est essayer de porter au jour la représentation que l'enquêté se fait de la situation, de l'enquête en général, de la relation particulière dans laquelle elle s'instaure, des fins qu'elle poursuit, et d'explicitier les raisons qui le poussent à accepter d'entrer dans l'échange. C'est en effet à condition de mesurer l'ampleur et la nature du décalage entre l'objet de l'enquête tel qu'il est perçu et interprété par l'enquêté, et l'objet que l'enquêteur lui assigne, que celui-ci peut essayer de réduire les distorsions qui en résultent, ou, du moins, de comprendre ce qui peut être dit et ce qui ne le peut pas, les censures qui empêchent de dire certaines choses et les incitations qui encouragent à en accentuer d'autres.

C'est l'enquêteur qui engage le jeu et institue la règle du jeu; c'est lui qui, le plus souvent, assigne à l'entretien, de manière unilatérale et sans négociation préalable, des objectifs et des usages parfois mal déterminés, au moins pour l'enquêté. Cette dissymétrie est redoublée par une dissymétrie sociale toutes les fois que l'enquêteur occupe une position supérieure à l'enquêté dans la hiérarchie des différentes espèces de capital, du capital culturel notamment. Le *marché des biens linguistiques et symboliques* qui s'institue à l'occasion de l'entretien varie dans sa structure selon la relation objective entre l'enquêteur et l'enquêté ou, ce qui revient au même, entre les capitaux de toutes espèces, et en particulier linguistiques, dont ils sont dotés.

(...) Lorsque rien ne vient neutraliser ou suspendre les effets sociaux de la dissymétrie liée à la distance sociale, on ne peut espérer obtenir des propos aussi peu marqués que possible par les effets de la situation d'enquête qu'au prix d'un travail incessant de construction. Paradoxalement, ce travail est destiné à rester d'autant plus invisible qu'il sera plus réussi et qu'il conduira à un échange doté de toutes les apparences du « naturel » (entendu comme ce qui

advient d'ordinaire dans les échanges ordinaires de l'existence quotidienne).

Le sociologue peut obtenir de l'enquêté le plus éloigné de lui socialement qu'il se sente légitimé à être ce qu'il est s'il sait lui manifester, par le ton et surtout par le contenu de ses questions, que, sans feindre d'annuler la distance sociale qui le sépare de lui (à la différence de la vision populiste, qui a pour point aveugle son propre point de vue), il est capable de se *mettre à sa place en pensée*.

Tenter de se situer en pensée à la place que l'enquêté occupe dans l'espace social pour le *nécessiter* en l'interrogeant à partir de ce point et pour (en) *prendre* en quelque sorte son *parti* (au sens où Francis Ponge parlait de « parti pris des choses»), ce n'est pas opérer la « projection de soi en autrui » dont parlent les phénoménologues. C'est se donner une *compréhension générique et génétique* de ce qu'il est, fondée sur la maîtrise (théorique ou pratique) des conditions sociales dont il est le produit: maîtrise des conditions d'existence et des mécanismes sociaux dont les effets s'exercent sur l'ensemble de la catégorie dont il fait partie (celle des lycéens, des ouvriers qualifiés, des magistrats, etc.) et maîtrise des conditionnements inséparablement psychiques et sociaux associés à sa position et à sa trajectoire particulières dans l'espace social. Contre la vieille distinction diltheyenne, il faut poser que *comprendre et expliquer ne font qu'un*.

Cette compréhension ne se réduit pas à un état d'âme bienveillant. Elle s'exerce dans la manière, à la fois intelligible, rassurante et engageante de présenter l'entretien et de le conduire, de faire en sorte que l'interrogation et la situation même aient un sens pour l'enquêté, et aussi et surtout dans la problématique proposée: celle-ci, comme les réponses probables qu'elle appelle, se déduit d'une représentation vérifiée des conditions dans lesquelles l'enquêté est placé et de celles dont il est le produit. C'est dire que l'enquêteur n'a quelques chances d'être véritablement à la hauteur de son objet que s'il possède à son propos un immense savoir, acquis, parfois, tout au long d'une vie de recherche et aussi, plus directement, au cours des entretiens antérieurs avec l'enquêté lui-même ou avec des informateurs. La plupart des entretiens publiés représentent un moment, sans doute privilégié, dans une longue suite d'échanges, et n'ont rien de commun avec les rencontres ponctuelles, arbitraires et occasionnelles, des enquêtes réalisées à la va-vite par des enquêteurs dépourvus de toute compétence spécifique.

L'habitus, entre objectivisme et subjectivisme, Pierre Bourdieu

L'habitus en sociologie entre objectivisme et subjectivisme

Quand il conçoit des hypothèses envisageant pour les tester des explications et des compréhensions relatives aux représentations et aux pratiques des individus et des groupes, le sociologue de notre tradition sociologique se trouve entre deux grandes options de causalité : l'objectivisme et le subjectivisme. D'un côté l'objectivisme commande une vision du social où les pensées et les actions des humains sont déterminées régulièrement par les conditions matérielles de leur vie, conditions antérieures à eux et influant sur tout ce qui sera ultérieur à eux en étant retraduites par delà les spécificités des réactions humaines (les travaux d'Émile Durkheim sont autant d'illustrations de cet objectivisme). De l'autre côté se propose le subjectivisme où les représentations et les pratiques des individus doivent être prises dans leur spontanéité comme point de départ pour saisir d'une façon compréhensive le sens de l'institution et de l'évolution des conditions matérielles de vie (les recherches de Max Weber tendent ainsi à exemplifier ce subjectivisme).

Toutefois, entre ces deux options, l'opposition et l'indépendance ne sont pas aussi fondamentales qu'on pourrait le présupposer. En effet, entre la causalité externe de l'objectivisme et la compréhension interne du subjectivisme, Pierre Bourdieu, dans le texte suivant, attire notre réflexion sur les habitus, « structures structurées structurantes » où les groupes humains sont formés par leurs conditions initiales et forment dans ce cadre leurs conditions ultérieures, entre conditionnement et liberté. Ces habitus ainsi constituent les objets d'un mode de pensée sociologique qui peut réunir et dépasser les positions partielles et partiales des deux précédents modes d'approche.

Bernard Dantier

Extrait

Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des habitus, systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. S'il n'est aucunement exclu que les réponses de l'habitus s'accompagnent d'un calcul stratégique tendant à réaliser sur le

mode conscient l'opération que l'habitus réalise sur un autre mode, à savoir une estimation des chances supplantant la transformation de l'effet passé en objectif escompté, il reste qu'elles se définissent d'abord, en dehors de tout calcul, par rapport à des potentialités objectives, immédiatement inscrites dans le présent, choses à faire ou à ne pas faire, à dire ou à ne pas dire, par rapport à un à venir probable qui, à l'opposé du futur comme « possibilité absolue » (...), projetée par le projet pur d'une « liberté négative », se propose avec une urgence et une préintention à exister excluant la délibération. (...) Si l'on observe régulièrement une corrélation très étroite entre les probabilités objectives scientifiquement construites (par exemple, les chances d'accès à tel ou tel bien) et les espérances subjectives (les « motivations » et les « besoins »), ce n'est pas que les agents ajustent consciemment leurs aspirations à une évaluation exacte de leurs chances de réussite, à la façon d'un joueur qui réglerait son jeu en fonction d'une information parfaite sur ses chances de gain. En réalité, du fait que les dispositions durablement inculquées par les possibilités et les impossibilités, les libertés et les nécessités, les facilités et les interdits qui sont inscrits dans les conditions objectives (et que la science appréhende à travers des régularités statistiques comme les probabilités objectivement attachées à un groupe ou à une classe) engendrent des dispositions objectivement compatibles avec ces conditions et en quelque sorte préadaptées à leurs exigences, les pratiques les plus improbables se trouvent exclues, avant tout examen, au titre d'impensable, par cette sorte de soumission immédiate à l'ordre qui incline à faire de nécessité vertu, c'est-à-dire à refuser le refusé et à vouloir l'inévitable. Les conditions mêmes de la production de l'habitus, nécessité faite vertu, font que les anticipations qu'il engendre tendent à ignorer la restriction à laquelle est subordonnée la validité de tout calcul des probabilités, à savoir que les conditions de l'expérience n'aient pas été modifiées: à la différence des estimations savantes qui se corrigent après chaque expérience selon des règles rigoureuses de calcul, les anticipations de l'habitus, sortes d'hypothèses pratiques fondées sur l'expérience passée, confèrent un poids démesuré aux premières expériences (...)

Produit de l'histoire, l'habitus produit des pratiques, individuelles et collectives, donc de l'histoire, conformément aux schèmes engendrés par l'histoire; il assure la présence active des expériences passées qui, déposées en chaque organisme sous la forme de schèmes de perception, de pensée et d'action, tendent, plus sûrement que toutes les règles formelles et toutes les normes explicites, à garantir la conformité des pratiques et leur constance à travers le temps. Passé qui survit dans l'actuel et qui tend à se perpétuer dans l'avenir en s'actualisant dans des pratiques structurées selon ses principes, loi intérieure à travers laquelle s'exerce continuellement la loi de nécessités externes irréductibles aux contraintes immédiates de la conjoncture, le système des dispositions est au principe de la

continuité et de la régularité que l'objectivisme accorde aux pratiques sociales sans pouvoir en rendre raison et aussi des transformations réglées dont ne peuvent rendre compte ni les déterminismes extrinsèques et instantanés d'un sociologisme mécaniste ni la détermination purement intérieure mais également ponctuelle du subjectivisme spontanéiste. Échappant à l'alternative des forces inscrites dans l'état antérieur du système, à l'extérieur des corps, et des forces intérieures, motivations surgies, dans l'instant, de la décision libre, les dispositions intérieures, intériorisation de l'extériorité, permettent aux forces extérieures de s'exercer, mais selon la logique spécifique des organismes dans lesquels elles sont incorporées, c'est-à-dire de manière durable, systématique et non mécanique: système acquis de schèmes générateurs, l'habitus rend possible la production libre de toutes les pensées, toutes les perceptions et toutes les actions inscrites dans les limites inhérentes aux conditions particulières de sa production, et de celles-là seulement. À travers lui, la structure dont il est le produit gouverne la pratique, non selon les voies d'un déterminisme mécanique, mais au travers des contraintes et des limites originaires assignées à ses inventions.

[...] Bref, étant le produit d'une classe déterminée de régularités objectives, l'habitus tend à engendrer toutes les conduites « raisonnables », de « sens commun », qui sont possibles dans les limites de ces régularités, et celles-là seulement, et qui ont toutes les chances d'être positivement sanctionnées parce qu'elles sont objectivement ajustées à la logique caractéristique d'un champ déterminé, dont elles anticipent l'avenir objectif ; il tend du même coup à exclure « sans violence, sans art, sans argument », toutes les « folies » (« ce n'est pas pour nous »), c'est-à-dire toutes les conduites vouées à être négativement sanctionnées parce qu'incompatibles avec les conditions objectives.

Parce qu'elles tendent à reproduire les régularités immanentes aux conditions dans lesquelles a été produit leur principe générateur tout en s'ajustant aux exigences inscrites à titre de potentialité objective dans la situation telle que la définissent les structures cognitives et motivatrices qui sont constitutives de l'habitus, les pratiques ne se laissent déduire ni des conditions présentes qui peuvent paraître les avoir suscitées ni des conditions passées qui ont produit l'habitus, principe durable de leur production. On ne peut donc en rendre raison qu'à condition de mettre en rapport les conditions sociales dans lesquelles s'est constitué l'habitus qui les a engendrées et les conditions sociales dans lesquelles il est mis en œuvre, c'est-à-dire à condition d'opérer par le travail scientifique la mise en relation de ces deux états du monde social que l'habitus effectue, en l'occultant, dans et par la pratique. (...) Histoire incorporée, faite nature, et par là oubliée en tant que telle, l'habitus est la présence agissante de tout le passé dont il est le produit : partant, il est ce qui confère aux pratiques leur indépendance relative par rapport aux déterminations

extérieures du présent immédiat. Cette autonomie est celle du passé agi et agissant qui, fonctionnant comme capital accumulé, produit de l'histoire à partir de l'histoire et assure ainsi la permanence dans le changement qui fait l'agent individuel comme monde dans le monde. Spontanéité sans conscience ni volonté, l'habitus ne s'oppose pas moins à la nécessité mécanique qu'à la liberté réflexive, aux choses sans histoire des théories mécanistes qu'aux sujets «sans inertie» des théories rationalistes.

[...] Principe générateur durablement monté d'improvisations réglées, l'habitus comme sens pratique opère la réactivation du sens objectivé dans les institutions: produit du travail d'inculcation et d'appropriation qui est nécessaire pour que ces produits de l'histoire collective que sont les structures objectives parviennent à se reproduire sous la forme des dispositions durables et ajustées qui sont la condition de leur fonctionnement, l'habitus, qui se constitue au cours d'une histoire particulière, imposant sa logique particulière à l'incorporation, et par qui les agents participent de l'histoire objectivée dans les institutions, est ce qui permet d'habiter les institutions, de se les approprier pratiquement, et par là de les maintenir en activité, en vie, en vigueur, de les arracher continûment à l'état de lettre morte, de langue morte, de faire revivre le sens qui s'y trouve déposé, mais en leur imposant les révisions et les transformations qui sont la contrepartie et la condition de la

réactivation, Mieux, il est ce par quoi l'institution trouve sa pleine réalisation: la vertu de l'incorporation, qui exploite la capacité du corps à prendre au sérieux la magie performative du social, est ce qui fait que le roi, le banquier, le prêtre sont la monarchie héréditaire, le capitalisme financier ou l'Eglise faits homme. La propriété s'approprie son propriétaire, en s'incarnant sous la forme d'une structure génératrice de pratiques parfaitement conformes à sa logique et à ses exigences.

[...]La sociologie traite comme identiques tous les individus biologiques qui, étant le produit des mêmes conditions objectives, sont dotés des mêmes habitus : classe de conditions d'existence et de conditionnements identiques ou semblables, la classe sociale (en soi) est inséparablement une classe d'individus biologiques dotés du même habitus, comme système de dispositions commun à tous les produits des mêmes conditionnements. S'il est exclu que tous les membres de la même classe (ou même deux d'entre eux) aient fait les mêmes expériences et dans le même ordre, il est certain que tout membre de la même classe a des chances plus grandes que n'importe quel membre d'une autre classe de s'être trouvé confronté aux situations les plus fréquentes pour les membres de cette classe: les structures objectives que la science appréhende sous la forme de probabilités d'accès à des biens, des services et des pouvoirs, inculquent, à travers les expériences toujours convergentes qui

confèrent sa physionomie à un environnement social, avec ses carrières « fermées », ses « places » inaccessibles ou ses « horizons bouchés », cette sorte d'«art d'estimer les vérisimilitudes», comme disait Leibniz, c'est-à-dire d'anticiper l'avenir objectif, sens de la réalité ou des réalités qui est sans doute le principe le mieux caché de leur efficacité.

[...] Le poids particulier des expériences primitives résulte en effet pour l'essentiel du fait que l'habitus tend à assurer sa propre constance et sa propre défense contre le changement à travers la sélection qu'il opère entre les informations nouvelles, en rejetant, en cas d'exposition fortuite ou forcée, les informations capables de mettre en question l'information accumulée et surtout en défavorisant l'exposition à de telles informations: que l'on pense par exemple à l'homogamie comme paradigme de tous les «choix» par lesquels l'habitus tend à favoriser les expériences propres à le renforcer (comme le fait empiriquement attesté que l'on tend à parler de politique avec des personnes de même opinion). Par le «choix» systématique qu'il opère entre les lieux, les événements, les personnes susceptibles d'être fréquentés, l'habitus tend à se mettre à l'abri des crises et des mises en question critiques en s'assurant un milieu auquel il est aussi préadapté que possible, c'est-à-dire un univers relativement constant de situations propres à renforcer ses dispositions en offrant le marché le plus favorable à ses produits.

Tous sociologues ? L'ethnométhodologie de Garfinkel (<http://www.vadeker.net/corpus/pheno.htm>)

CHAPITRE II - L'ETHNOMETHODOLOGIE

L'ethnométhodologie est un courant de la sociologie américaine qui commence à se faire connaître, en tant que courant marginal et critique, dans les années 60. Aujourd'hui, il a, plus ou moins, trouvé sa place dans la sociologie américaine et même un peu au delà, mais pas encore en France, où l'ignorance en la matière, d'ailleurs, n'est pas limitée à ce seul courant mais concerne l'ensemble de la sociologie qualitative.

Historique

Harold Garfinkel, fondateur de l'ethnométhodologie, avait commencé ses études universitaires en 1946 à Harvard, sous la direction de Talcott Parsons qui avait organisé dans cette université un Département de Sciences Sociales regroupant les enseignements de la sociologie, de la psychologie sociale et de l'ethnologie. Entre 1950 et 1952, il a préparé et soutenu sa thèse de doctorat. Dans le même temps, il s'initiait à la phénoménologie, lit Alfred Schutz, -de telle sorte qu'on considère parfois ces deux sources, Parsons et Schutz, comme étant à l'origine de l'ethnométhodologie. Après l'obtention du doctorat à Harvard, en 1952, Garfinkel va enseigner la sociologie à l'Université d'Ohio jusqu'en mars 1954, date à laquelle il trouve un emploi à l'université californienne de Los Angeles, -emploi qu'il n'a plus quitté jusqu'à l'âge de la retraite, en septembre 1988. Ce passage d'Ohio à la Californie lui a donné le temps d'analyser des délibérations enregistrées d'un juré de tribunal sur la proposition de Fred Strodtbeck, directeur de cette recherche. C'est en cette occasion, dira-t-il plus tard, qu'il aurait produit la notion des ethnométhodes, qui servira de slogan au nouveau courant Installé à l'UCLA (Université de Californie à Los Angeles) en septembre 1954, Garfinkel consacre encore quelque temps à son travail sur les jurés. A l'UCLA, Delf Hymes, spécialiste éminent de l'ethnolinguistique, compte parmi les collègues avec lesquels il est en relation. Ses recherches bénéficient alors de subventions de l'Institut National de recherches sur les maladies mentales (NIMH). C'est dans ce contexte que s'effectuera la célèbre recherche sur le "cas Agnès", - histoire d'un jeune transsexuel qui occupera, en 1967, un chapitre entier de l'ouvrage fondateur intitulé *Studies in ethnomethodology*. L'activité de formation et de recrutement du courant ethnométhodologique naissant commence dès 1955, de manière encore informelle, avec l'organisation par Garfinkel, d'un séminaire de maîtrise en collaboration avec Aaron Cicourel, qui publie un des ouvrages importants de l'ethnométhodologie dès 1964 sous le titre: *Méthode et Mesure en Sociologie*. Dans le début des années 60, l'école ethnométhodologique reste limitée au petit groupe de ceux qui travaillent autour de Garfinkel et de Cicourel. Le lent développement de l'ethnométhodologie au début des années 60 doit être compris à la lumière de l'état de l'institution sociologique universitaire dans ces années là: cette institution reste dominée en 1950 et jusque dans les années 1960 par les centres de Harvard, Columbia, Chicago où s'effectuent des recherches importantes ainsi que les préparations des thèses de doctorat bien cotées. Dans ce contexte concurrentiel des universités américaines, la Californie n'est pas, à ce moment là, bien

placée pour attirer des étudiants-chercheurs. Dès 1964, un "réseau" de communications et de travail est en place autour de Garfinkel et de Cicourel, qui en est l'organisateur. Des étudiants de plus en plus nombreux passent leur doctorat sous les directions des deux leaders et trouvent des emplois, notamment à l'université. On rencontre autour d'eux des gens comme Schegloff, Speier, Sudnow, Turner qui deviendront célèbres, par la suite, dans l'ethnométhodologie. Ces étudiants avancés font la navette entre Berkeley où enseignent alors Cicourel et Goffman, et Los Angeles où ils suivent les enseignements de Garfinkel. C'est à ce moment là également que le programme de l'ethnométhodologie s'installe: c'est l'exploration, qui doit beaucoup à la phénoménologie, des racines de la rationalité dans les pratiques courantes de la vie et dans les enquêtes profanes. Garfinkel n'a pas encore publié ses *Studies in Ethnomethodology* mais, déjà, les études qui seront réunies et publiées en 1967 sous ce titre sont reprographiées et circulent sous cette forme. C'est là, d'ailleurs, ce qui constitue l'un des traits importants et permanents de l'activité ethnométhodologique. Cette forme de travail objectif est née de l'ostracisme de l'institution sociologique américaine envers les ethnométhodologues qui trouvent meilleur accueil dans certaines revues de linguistique. Entre 1967 et 1971, l'Ecole connaît un certain développement. Cicourel encourage ses étudiants à effectuer des recherches ethnométhodologiques pour le doctorat à partir de leurs activités sociales. Il anime également des recherches dans des écoles de Santa Barbara, puis en Argentine, avec la participation d'étudiants. Zimmermann enseigne à l'Université Irvine, toujours en Californie où Sudnow le rejoint en 1968, puis Craig Mac Andrew en 1970. Irvine devient ainsi un troisième pôle de développement du courant ethnométhodologique. Un autre groupe se forme à l'Université Columbia autour de Peter McHugh, qui s'associe à Schegloff. La maîtrise, par Cicourel et d'autres, de certaines méthodes quantitatives (l'informatique, notamment) tend alors à mettre fin à la rumeur selon laquelle "les ethnométhodologues ne seraient rien d'autre que des sociologues qui auraient raté leurs examens en méthodologie sociologique". Les analyses de la sociologie savante, et plus spécialement de la méthodologie sociologique, que développe l'ethnométhodologie ne constituent pas une critique au sens banal et courant du terme de la "sociologie standard". Leur but n'est ni d'améliorer les technologies de l'enquête, ni d'apporter des techniques qui pourraient s'ajouter aux procédures courantes du travail de terrain, qu'elles soient quantitatives ou qualitatives. Elles ont une toute autre finalité, qui s'inscrit dans le projet central et de l'ethnométhodologie: il s'agit de mettre à jour les procédures qui gouvernent la "construction sociale de la réalité", pour reprendre le titre d'un ouvrage de Berger et de Luckmann (1966). Ces deux auteurs ne sont pas des ethnométhodologues, mais des représentants de la phénoménologie sociale issue de Schutz. Leur titre est parfois repris dans le contexte de l'ethnométhodologie. Toutefois, Garfinkel remplace "construction" par "production". La réalité sociale est construite ou produite, par des

procédures qui sont à la fois le fait et de la "sociologie profane" et de la "sociologie professionnelle":

a) en ce qui concerne la "sociologie profane", l'ethnométhodologie va donc développer et amplifier ce thème essentiel de Schutz, déjà signalé, selon, n lequel nous sommes tous, dans notre vie quotidienne, des "sociologues à l'état pratique";

b) en ce qui concerne la "sociologie professionnelle", les ethnométhodologues développent leur analyse à deux niveaux: ils montrent que les procédures de la sociologie profane de sens commun, présentes dans celles de la sociologie professionnelle, sont l'impensé de cette sociologie; ils montrent également, par une réflexion épistémologique sur les méthodes de la sociologie savante, que ces méthodes aboutissent à une distorsion fondamentale de la réalité qu'elles étudient. Il n'y a pas de "remèdes" à ces "distorsions" comme le soulignent, notamment, Mehan et Woods (1975), deux ethnométhodologues de la seconde génération qui ont développé certaines analyses que Cicourel avait déjà présentées dans l'ouvrage sur *La Méthode et la Mesure en Sociologie* (1964).

La critique de la sociologie et l'hostilité des sociologues

Cependant, à partir de 1967, l'hostilité de l'institution sociologique se précise: un article de J. Coleman qui rend compte des *Studies* en 1968 en est un bon exemple. A la fin des années 60, le courant ethnométhodologique se heurte de plus en plus à l'hostilité générale de l'institution sociologique qui se sent attaquée dans ses bases épistémologiques. Comme l'écrit Patrick Pharo: "Le fait même de s'intéresser à ce qui, dans la vie ordinaire, ressemble le plus à ce qui se pratique dans le domaine de la sociologie, c'est à dire l'usage des méthodes pour rendre "rationnelles et rapportables", les affaires ordinaires de la vie sociale, c'est à dire encore les processus interprétatifs de la vie ordinaire, suffit à introduire un doute sur la spécificité de la posture sociologique classique. Tout se passe comme si, par le seul fait de proclamer l'identité formelle des raisonnements sociologiques classiques émanant des profanes et des professionnels, cette identité résidant dans leur commun caractère d'accomplissements pratiques, l'ethnométhodologie commençait par scier la branche sur laquelle la sociologie est assise" (Pharo 1984: 145). Le problème fondamental posé par l'ethnométhodologie de l'intérieur de la sociologie peut se formuler simplement ainsi: "Qu'est-ce que la sociologie?" Cette question doit être entendue comme "radicale" au sens de la phénoménologie (interroger à la racine ce qui fonde un savoir) mais non au sens de la "philosophie radicale" (contestataire) américaine du moment.

Un travail d'institution : Agnès

Contrairement aux notions précédentes, celle d'un travail d'institution n'appartient pas à l'ethnométhodologie mais à un auteur français, Cornelius Castoriadis. Et c'est Louis Quéré qui l'introduira dans l'ethnométhodologie en l'illustrant, notamment, par l'exemple d'Agnès tel que Garfinkel le développe dans le cinquième chapitre de ses *Studies*.

Agnès est une jeune fille de dix-huit ans, bien faite, très féminine. Elle est secrétaire dans une Agence à Los Angeles, lorsque en 1957, elle se présente à la polyclinique de l'Université où Garfinkel enseigne. Elle vient demander aux médecins de mettre fin à une anomalie dont elle est affligée : une verge, qu'on doit lui enlever pour mettre à la place un vagin. C'est dit-elle comme une verrue qu'il faut faire disparaître ; ça n'est pas, ça n'a jamais été pour elle un organe sexuel effectif.

Le docteur Robert Stoller, psychanalyste, ami de Garfinkel, mène à ce moment là, dans cet établissement, une recherche sur les transexuels, problème assez nouveau dans le champ médical de l'époque : il lui consacra en 1968 un ouvrage, *Gender Identity*, traduit en 1978 en français sous le titre de *L'identité sexuelle*. Un chapitre de ce livre de Stoller raconte l'histoire d' Agnès, sans lui donner de nom.

Garfinkel fait partie du staff de Stoller et, c'est dans ce cadre, qu'il aura avec Agnès un certain nombre de conversations, pendant 35 heures, au terme desquelles il va reconstituer en partie l'histoire de sa vie, considérée seulement du point de vue de son identité sexuelle. Pour Stoller et ses collègues médecins, Agnès est un jeune homme qui a décidé de changer de sexe au moyen d'une intervention chirurgicale. On ne va pas intervenir aussitôt, on va d'abord procéder à une longue enquête. L'observation d'Agnès qui va durer plusieurs mois et donnera lieu à ce travail interdisciplinaire auquel Garfinkel va prendre part au coté de gynécologues, de psychologues et d'autres spécialistes en la matière. Agnès sera observée, interrogée et surveillée, on va fouiller son sac en cachette pour voir si elle ne prend pas des hormones.

Son "cas" est en effet assez troublant : cette féminité, dira plus tard Stoller, ne pouvait s'expliquer que si depuis l'adolescence elle avait consommé des hormones ; mais comment aurait-elle pu s' en procurer facilement à cet âge là? Et comment aurait-elle connu la posologie adéquate, -la périodicité à respecter, les doses nécessaires? C'était inimaginable. Stoller apprendra cependant dix ans plus tard qu'Agnès avait cela. Pourquoi ? Elle était née femme, disait-elle ; elle avait toujours considéré qu'elle était une femme avec un sexe d'homme. Mais en 1957 l'équipe de Stoller a des doutes, malgré les apparences, ne comprend pas cette féminité presque parfaite dont Agnès affirme qu'elle est naturelle. Et on va finalement l'opérer. Garfinkel, lui, semble prendre Agnès au mot. Il va se comporter avec elle, comme le veut l'attitude naturelle à ce moment là, c'est à dire les normes de la société américaine en la matière, autour des années 50. Et voici, dès les premières pages du texte de Garfinkel, une illustration de ce qu'est l'attitude naturelle (concept, on l'a vu, qui est emprunté à la phénoménologie de Husserl et de Schutz) en matière de sexualité : un ensemble d'allant-de-soi, un système de routines qui produisent et maintiennent au jour le jour l'ordre social dans le domaine des identités sexuelles en tant qu'elles constituent des "faits sociaux" institués. Garfinkel commence donc par décrire, à la manière de Schutz, ce monde quotidien dans lequel la division des êtres humains en deux sexes, -si l'on met à part quelques exceptions qui "confirment la règle- se présente comme une évidence, un fait de nature. Agnès en tant que femme, s'inscrit "tout naturellement" dans cette division. Elle en est au contraire une sorte de propagandiste acharnée, et elle déteste tout particulièrement les homosexuels parce qu'ils transgressent cet ordre. Elle garde même ses distances par rapport aux transexuels qui fréquentent la même clinique, avec la même demande de

changement de sexe. Car sa demande, dit-elle, n'est pas de "changer de sexe", puisqu'elle est depuis toujours de sexe féminin. Elle est née femme dit-elle malgré son état civil, -établi par erreur à sa naissance sur la foi de certaines apparences. Ce fut une erreur administrative, qu'il faudra aussi réparer. Garfinkel admet ce discours. Cela n'est pas affaire de conviction, il se peut même qu'il ait des doutes quelquefois, comme on peut le voir à la manière dont il reconstruit la vie d'Agnès à partir de ses récits et de ses souvenirs pleins de "trous". Mais il la reconnaît en tant que femme et le montre par ses gestes quotidiens lorsqu'il est en présence d'Agnès dans la vie de tous les jours. Il ouvre pour elle la porte de sa voiture et s'assure que les coussins sont confortables avant de se mettre lui-même au volant ; il porte le sac d'Agnès lorsqu'il l'amène déjeuner au restaurant universitaire. Il met ainsi en oeuvre une sorte d'observation participante : Il partage en partie la vie d'Agnès et en même temps maintient un certain recul propre au sociologue, à l'observateur professionnel. Se comportant en galant homme, il constate qu' Agnès est très contente d' être reconnue par lui comme une femme de plein droit. Ainsi ils conspirent ensemble à produire et maintenir en permanence l'ordre sexuel du monde sur ses manifestations. Leurs conversations sont souples, Garfinkel semble se laisser guider en général par le discours d'Agnès avec parfois, cependant, quelques demandes de précisions qui ne sont pas toujours bien accueillies. Parfois, Agnès est fâchée, et alors il s'excuse. Il semble même avouer qu'il a gaffé, qu'il aurait dû laisser ce point dans l'ombre et accepter, comme il le fait en général, tous les non-dits sur l'enfance d'Agnès, le fait qu'elle refuse de présenter à l'équipe de Stoller sa mère, et Bob, son fiancé. Elle décrit Bob, comme un jeune homme parfait qui par amour pour elle accepte provisoirement son anomalie mais attend avec impatience l'opération qui doit parachever la féminité de sa fiancée. Il y a donc des trous dans le récit de sa vie : mais que peut signifier ici cette notion de "vérité" ? L'histoire d'une vie est toujours une reconstruction. A quelle nature pourrait-elle d'ailleurs renvoyer ? Agnès parce qu'elle était affligée d'un sexe d'homme, a été élevée comme un garçon. Contrairement à ce qui se passe avec les petites filles, on ne lui a pas transmis les règles de conduite qui, dans notre société, constituent la définition sociale du sexe: elle n'a pas appris, par exemple, à faire la cuisine. Or il semble que dans les années 50, aux Etats Unis, dans le milieu où vit Agnès en dissimulant à tout le monde, -sauf aux médecins et à Garfinkel-, son "anomalie" sexuelle, le fait de ne pas connaître du tout l'art culinaire soit plutôt étrange : il pourrait produire de la suspicion, mettre en doute cette image de jeune fille accomplie qu'Agnès affiche dans le monde. Il lui faut donc ruser continuellement. Comment apprendre à faire la cuisine sans avouer qu'elle n'a pas déjà appris à cuisiner dans son enfance comme toutes les petites filles de son âge ? Une occasion se présente : la mère de son fiancé. Agnès ne lui dit pas qu'elle ne sait pas cuisiner du tout, ce qui pourrait éveiller quelques soupçons ; or elle a besoin d'être vue par tout, et par tous, comme une jeune fille accomplie. Elle a besoin de voir sa féminité, aurait dit Sartre, dans le regard des autres. Elle dit donc à la mère de Bob, qui est d'origine étrangère, qu'elle désire apprendre sa façon exotique de faire la cuisine. Ce faisant, elle apprend à se servir des fourneaux, des épices, bref, elle apprend à faire la cuisine, tout court. Et ainsi de suite. Elle est obligée d'observer continuellement ce que font ses copines, comment

elles s'habillent, flirtent avec les garçons. Elle devient ainsi, par nécessité, l'ethnologue de la féminité américaine dans les années 50. Elle aide Garfinkel à l'analyser cette exhibition (account) de la féminité, sa production sociale et son maintien. Les règles sociales qui régissent les identités sexuelles, en tant que composantes sociales d'un ordre donné, ne constituent pas un ciel des normes déjà là et qui se reproduirait simplement par la socialisation des enfants. Ces règles n'existent que dans la mesure où elles sont continuellement reprises et re-produites, produites à nouveau, dans des circonstances pratiques, localisées, par les membres de la société. Comme l'écrit Wittgenstein "Il n'y a pas de règle au repos". Une règle sociale n'existe que si l'on en fait usage dans la vie de tous les jours où elle sert à régler nos relations quotidiennes. Par un travail incessant, mais non remarqué, car la société, écrit Garfinkel, "cache à ses membres" ce travail d'institution, nous construisons continuellement la distinction sociale des hommes et des femmes avec des attributs bien visibles et bien distincts. Cette édition continue de signes qui manifestent l'ordre social est nécessaire à son maintien. Agnès rend visible ce travail d'institution. Ce n'est pas son propre travail ; c'est le travail de nous tous dans la vie quotidienne. Lorsque Garfinkel prépare l'installation d'Agnès dans sa voiture, lorsqu'il porte son sac, il contribue lui aussi au maintien de cet ordre social réglé. En même ce travail est occulté par la société et l'ordre social apparaît comme un ordre naturel. Agnès, comme nous tous, oublie ce travail permanent, de sorte que sa féminité se présente idéalement comme la marchandise chez Marx, comme un fait social donné, naturel et éternel. Garfinkel en tant qu'analyste, avec l'aide indispensable d'Agnès, son analyseur, rend l'invisible visible. Il dévoile ce processus de réification qui fonde l'attitude naturelle de l'homme dans le monde. Ce "préjugé du monde", c'est l'oubli de son institution. D'où le renversement -"le slogan de mon enseignement", disait un jour, à Paris Garfinkel-, qui constitue l'introduction aux Studies et à l'ensemble du mouvement ethnométhodologique: "Prenant le contrepied de l'enseignement de Durkheim, selon lequel le principe fondamental de la sociologie est la réalité objective des faits sociaux, on proposera - comme postulat et comme orientation de recherche- que, pour les membres qui font de la sociologie le phénomène fondamental est la réalité objective des faits sociaux en tant qu'accomplissement continu des activités concertées des membres qui dans leur existence quotidienne utilisent pour cela des procédés ingénieux, considérés mais comme allant-de soi" (Garfinkel 1967) La tâche fondamentale de l'ethnométhodologie c'est d'abord la mise à jour du travail d'institution, de production de la "chose" sociale. C'est ensuite la description de la fétichisation généralisée des règles et des normes. L'ethnométhodologie met en pratique les enseignements de Marx, de Husserl et de Heidegger. Elle montre la production de facticité du monde dans le langage de la phénoménologie. "Ce préjugé du monde"(Merleau-Ponty 1945) qui fonde notre perception spontanée de l'"ordre social" s'enracine dans l'attitude naturelle qu'il faut suspendre et "déranger", ou "rompre", pour en révéler les effets. Garfinkel prolonge ainsi l'enseignement de Durkheim : il faut chercher le travail d'institution dont il est le produit et qui se dissimule dans les routines de la vie ordinaire. L'histoire de la sociologie et des sociologues, de Durkheim à Garfinkel, c'est, avant tout, l'histoire de cet approfondissement.

L'ethnométhodologie selon Rodney Watson

18

L'ETHNOMÉTHODOLOGIE. UNE SOCIOLOGIE RADICALE

son argument à propos de la façon dont les membres de la société appréhendent le caractère contraignant des statuts sexuels en tant qu'institution morale « naturelle ». Certes, Garfinkel respécifie la notion de contrainte morale, en proposant de la concevoir comme un élément inhérent à l'organisation de notre vie ordinaire, actualisée dans les pratiques mises en œuvre par et pour les membres de la société.

Cet intérêt (respécifié), que Garfinkel manifeste pour les éléments normatifs de l'action, rappelle que ses analyses s'inscrivent dans la perspective de la sociologie de l'action de Parsons. Il en problématisait toutefois les présuppositions et théorisations, se demandant *comment* la compréhension commune et la rationalité s'accomplissent de façon reconnaissable (dans la mesure où elles *sont accomplies*), ou faisant de la compréhension mutuelle entre les acteurs et ces observateurs que sont les sociologues un objet de l'enquête sociologique. Toutes questions que le structuro-fonctionnalisme de Parsons avait nécessairement laissé échapper.

S'il est indéniable que Garfinkel rejette les sociologies classiques, et que son projet de respécification radicale entend modifier à la fois la visée et le *modus operandi* de la discipline, je voudrais cependant essayer d'analyser le rapport entre la sociologie traditionnelle et l'ethnométhodologie non pas en termes d'opposition, mais en l'abordant à la manière d'Harvey Sacks, lorsqu'il a saigé⁶⁷, dans un autre contexte, de le saisir sous le double angle de la « continuité » et de la « transformation ». D'ailleurs, cette approche plus respectueuse des sociologies dites classiques était déjà celle que Garfinkel avait adoptée dans sa thèse, soutenue à l'Université de Harvard en 1952.

CRITIQUE DE L'« IRONIE MÉTHODOLOGIQUE » DE LA SOCIOLOGIE

À fin de « rendre manifeste » ce que la sociologie de Parsons présupposait, Garfinkel abandonne, bien avant les *Studies*, le cadre néo-kantien de son maître. Si, dans ses tout premiers articles, Garfinkel se colle dans la perspective parsonnienne, il la rejette par la suite afin de donner un caractère radical à la méthodologie adoptée par Parsons lui-même :

« On peut dire d'une personne qu'elle use d'une théorie de la correspondance... s'il est possible de montrer que les personnes qui discutent sur le monde emploient la perspective qui consiste à différencier l'objet perçu du "monde extérieur" de l'objet concret... De ce point de vue, la concrétude de l'objet est une propriété de l'objet, une telle concrétude est indépendante des différents mondes dans lesquels l'appréhension se trouve. De ce point de vue, que l'objet soit un objet réel signifie que la possibilité de s'en approcher n'est pas dépendante des différentes manières selon lesquelles il est possible de l'appréhender. En ce sens, il est "réel". Cette perspective manque ce dont il s'agit si l'on parle de la plénitude de l'objet concret en soulignant le caractère sélectif et sémiotique qu'il reçoit dans sa présentation conceptuelle. Si l'indistinct de cette théorie ne limite pas l'inventaire conceptuel de la personne qui perçoit, alors il s'ensuit qu'il devient impossible d'épuiser le nombre d'énocés factuels qu'il est possible de faire à propos d'un objet. » (Garfinkel, 1952, p. 2.)

Continuité et transformation de l'ethnométhodologie

Rodney Watson*

Les *Studies in Ethnomethodology* se sont immédiatement démarqués du programme de la sociologie contraire, et l'orientation de recherche que Garfinkel y a exposée s'est lentement précisée dans le cours de son œuvre. La caractéristique première des analyses présentées dans ce livre est qu'elles tentent de donner une traduction empirique à la démarche philosophique d'Alfred Schütz. Les *Studies* sont, en effet, un ensemble un peu disparate d'essais qui cherchent, de façon méthodique, à opérationnaliser la parole phénoménologique de Schütz. Certaines tentatives sont plus couronnées de succès que d'autres. Et même si quelques pistes ont été rapidement abandonnées (par exemple, celle des *breaching experiments*), le souci d'échafauder une sociologie d'inspiration schützienne a conduit Garfinkel sur les chemins d'une approche conceptuelle et philosophique parfois éclatante. L'un de ces chemins est celui que le logicien Bar-Hillel avait exploré en avançant sa notion d'indexicalité. Pour en étendre le domaine d'application, Garfinkel a proposé une définition sociologique du concept schützien de « halo de signification », en suggérant d'envisager la notion de signification en fonction de deux impératifs : éviter tout traitement essentialiste de cette notion et, en conséquence, porter attention à ses dimensions procédurales.

L'orientation phénoménologique que Garfinkel imprime à la sociologie soumet le travail de Durkheim et Parsons à une critique radicale. Mais, contrairement à ce qu'affirment la plupart des auteurs contemporains de la sociologie classique, qui tiennent l'ethnométhodologie pour une entreprise de destruction des œuvres de ces deux pères fondateurs, les multiples citations qui parsèment ses écrits attestent le respect dans lequel Garfinkel tient ces deux auteurs, dont il retient certaines intuitions. Celles-ci transparaissent principalement dans l'intérêt qu'il manifeste pour la dimension sociale de la contrainte morale : on peut le constater en considérant, par exemple,

*Rodney Watson est professeur de sociologie, Université de Manchester, GB

CONTINUITÉ ET TRANSFORMATION DE L'ETHNOMÉTHODOLOGIE 19

L'objet que vise l'analyse de Parsons requiert désormais :

« [...] un observateur bien-entraîné qui apprête toutes les oppositions concernant ce dont le monde est fait... En termes de méthodologie, la théorie de la situation de l'acteur a pour conséquence de considérer l'évaluation du monde par l'observateur à la manière d'une mesure dont la provenance est extérieure à la structure de l'expérience de l'acteur, situation à partir de laquelle il agit pour décider ce qu'un acteur peut pour une théorie, une croyance, une hypothèse, un fait, un sentiment et ainsi de suite. » (Ibid., p. 8.)

La radicalisation méthodologique prônée par Garfinkel se caractérise par ce qu'il appelle la théorie de la « congruence », qui

« [...] tient que les deux éléments, objet observé et objet concret, sont synonymes et interchangeable. Plutôt que de considérer qu'ils constituent un monde d'objets concrets dont une théorie choisit un aspect ou l'autre, cette perspective soutient que le globeau est constitué par l'acte de couper lui-même. Pas de découpe, pas de globeau parce qu'il n'y a pas de réalité au delors qui pourrait être approchée puisque le monde, selon cette perspective, ne serait que ce qu'il paraît être... De ce point de vue, la manière dont quelque chose a de l'intérêt pour un observateur est entièrement congruente à la façon dont la chose est réelle. » (Ibid., p. 3.)

Quelles que soient les révisions auxquelles Garfinkel a soumis ces premiers écrits, sa position méthodologique est restée constante dans la suite de son œuvre. Il a toujours cherché à comprendre l'analogie entre les explications de la sociologie professionnelle et celles qui procèdent d'un raisonnement pratique que les membres ordinaires de la société mettent en œuvre dans leur « sociologie naturelle » (pour emprunter la terminologie d'Edward Rose), ou dans ce qu'il nomme leur « savoir de sens commun de théico-typiques », qui représentent, probablement, le dispositif ritonique de la structure sociale⁶⁸. Garfinkel ne s'est jamais départi d'un engagement : développer une démarche sociologique qui rejette l'« ironie méthodologique », c'est-à-dire la volonté savante de produire une analyse concurrente, voire parfois corrective, de l'attitude quotidienne des membres de la société. Par ironie méthodologique, il faut entendre une série de dispositifs dont Garfinkel (1990, p. 77) a dressé une liste, comprenant la constitution et l'interprétation de métaphores, de modèles, de connotations de types ou encore d'idéaux. A cette liste, Sacks (1984) a ajouté les « modèles hypothético-typiques », qui représentent, probablement, le dispositif ritonique standard, même si l'on admet qu'ils sont « adéquats au niveau de la signification ». Les dispositifs de l'ironie sont généralement ceux que la sociologie classique emploie pour décrire les définitions, évaluations, conceptions et raisonnements que les membres de la société formulent *in situ* et qui sont réinterprétés à la lumière de principes d'analyse dérivés (et imposés) de l'extérieur des situations dans lesquelles ces définitions, évaluations, conceptions et raisonnements sont formulés. Ces principes d'analyse introduisent une série de critères (de l'iterative), fondés sur une certaine théorie de la correspondance, qui ne font partie intégrante ni des définitions que les membres élaborent conjointement ni des méthodes du raisonnement pratique.

d'un jury ? L'identifiabilité fait partie de l'expérience vécue de ceux qui composent le jury. C'est que les jurés, à l'instar d'autres membres d'organisations sociales, s'auto-identifient et s'auto-définissent à partir des éléments situationnels en jeu, ou ce que les ethnométhodologues appellent « la descriptibilité réflexive » d'une organisation particulière, qui est à la base de la propriété « auto-organisante » de ces organisations mêmes.

Michael Lynch m'a rappelé que la notion de quiddité fait d'abord référence à l'aspect distinctivement identifiable et reconnaissable des phénomènes sociaux, tandis que la notion d'eccéité fait plutôt référence aux méthodes internes qui composent ces phénomènes (en contexte) et qui produisent, *inter alia*, cette propriété d'identifiabilité. La seconde notion met davantage l'accent sur les procédures spécifiques qui composent, de façon minutieuse et spécifique, une situation donnée (plutôt que de focaliser l'attention sur l'identifiabilité).

Récemment Garfinkel a affirmé – il est important de le remarquer – que l'analyse des eccéités ne peut pas être faite à travers la référence à la méthode documentaire d'interprétation [cf. *infra*]. Il conçoit désormais cette méthode comme trop formelle, trop générale, pour expliciter les détails spécifiques des méthodes qui composent une situation particulière. Cependant, on peut discuter pour savoir si la notion d'eccéité n'est pas plus qu'une reformulation de la méthode documentaire d'interprétation.

L'ethnométhodologie n'a pas, pour Garfinkel, de commune mesure avec la technologie de la sociologie classique, qui est construite en vue de généraliser des propriétés de façon à les rendre sujettes à répétition et à accumulation. Tandis que la sociologie classique repose inmanquablement sur les eccéités d'organisations sociales spécifiques, ses modes de conceptualisation sont formés pour dissoudre ces eccéités. Porter spécifiquement attention à ces eccéités conduit à rompre avec les formulations subsumantes de théories dont les concepts transcendants et les descriptions trans-situationnelles alimentent le modèle cumulatif et itératif de la science sur lequel les idéalizations de la plupart des sociologies reposent. Telle est la raison pour laquelle Garfinkel affirme que l'analyse de l'action réduite à des explications théoriques, de type parsonien par exemple, ne peut que dissoudre et « perdre » les phénomènes dont elle prétend rendre compte. Ainsi,

« [Les eccéités] ne peuvent être découvertes qu'à la suite d'une enquête. Elles ne sont pas accessibles aux arts et aux sciences qui forgent et interprètent des définitions, des métaphores, des modèles, des constructions ou des idéaux types. Il est impossible de tenter de les retrouver, quelle que soit la réflexion mise en œuvre, en partant d'une généralité pour définir une pratique particulière. » [Garfinkel, 1990, p. 77.]

Voilà pourquoi les études ethnométhodologiques semblent si étranges, parfois obscures et conceptuellement éloignées des sociologies conventionnelles. Cette distance n'a, de toute évidence, rien à voir avec la nature d'un culte ou de toute autre sorte d'explication *ad hominem* des difficultés conceptuelles de l'approche ethnométhodologique. C'est simplement que

les concepts qui mènent aux jugements analytiques de la sociologie classique font disparaître les eccéités propres aux situations et perdent les phénomènes qu'ils cherchent à appréhender. C'est aussi la raison pour laquelle les critiques de l'ethnométhodologie manquent ridiculement leur but : elles sont en effet élaborées dans les termes d'une technologie dont les critères de pertinence diffèrent radicalement de ceux qui ont cours dans la technologie alternative⁷. En résumé, la relation entre la technologie des sociologies classiques et celle de l'ethnométhodologie est sensible à une alternance dans les formes : les phénomènes rendus disponibles à l'analyse par une technologie disparaissent au moment même où une autre technologie est mobilisée.

Pour conclure, je voudrais insister sur le fait que l'ethnométhodologie s'est constamment déterminée par rapport à la sociologie classique, et qu'elle se présente aujourd'hui comme un type de sociologie alternative respectant la sociologie classique. L'« alternative sociologique » proposée par l'ethnométhodologie consiste à prendre pour objet l'intérêt que manifestent les sociologues classiques pour la construction de systèmes censés, d'une façon ou d'une autre, dépeindre la société⁸. L'ethnométhodologie a, au cours des trente dernières années, patiemment élaboré une « technologie alternative » pour analyser l'organisation sociale, en admettant l'idée que les faits sont reconnaissables par ceux qui y participent. Ce qui revient à dire que le statut analytique de l'activité qui consiste à « dépeindre la société » a été reconsidéré en relation aux activités analytiques des membres de la société, et non à celles du sociologue professionnel *per se*. Cela signifie également que la caractérisation respective de l'ethnométhodologie et des sociologies classiques ne repose nullement sur l'opposition entre systèmes de description mais, plus sûrement, sur la manière dont les distinctions entre les « technologies analytiques » sont employées par ces deux approches.

La technologie ethnométhodologique n'admet aucune sorte de correspondance basée sur des critères d'adéquation (par exemple, envers l'objet). L'exigence d'adéquation unique, qui repose sur la maîtrise de la connaissance dont font preuve l'observateur et l'analyste, est bien plus en accord avec les théories de la cohérence. On peut dire que Garfinkel s'est employé, depuis la publication des *Studies in Ethnomethodology*, à étendre et à raffiner cette technologie d'analyse, puis à formuler de façon toujours plus explicite et plus extensive ce que le respect du principe de l'exigence d'adéquation unique requerrait de la part du chercheur. Chacune des avancées explicite et met en place de nouveaux concepts pour réussir. Les études

7. C'est également la raison pour laquelle les ethnométhodologues ont développé leur propre tradition de critique interne.

8. Je dois cette observation à des entretiens avec Philippe Rouchy, que je veux remercier pour la traduction analytique qu'il a faite de ce texte.